

ETUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

2.



H. F. AMIEL TRADUCTEUR

SON EUROPÉANISME LITTÉRAIRE
SES RELATIONS AVEC LA HONGRIE

PAR

VILMA de SZIGETHY

SZEGED, 1929.

FRANCIA TANULMÁNYOK

KIADJA

A SZEGEDI EGYETEM FRANCIA PHILOLOGIAI INTÉZETE

2.

AMIEL H. F., MINT MŰFORDÍTÓ

IRODALMI EURÓPAISÁGA

KAPCSOLATA MAGYARORSZÁGGAL

ÍRTA

SZIGETHY. VILMA

SZEGED, 1929.

54689



ETUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

2.

H. F. AMIEL TRADUCTEUR

SON EUROPÉANISME LITTÉRAIRE
SES RELATIONS AVEC LA HONGRIE

PAR

VILMA de SZIGETHY

SZEGED, 1929.

Nous avons l'intention de montrer ici comment et pourquoi Amiel s'est intéressé à la Hongrie. Nous nous proposons de le faire en nous fondant sur des documents, trop rares hélas, mais qui prouvent suffisamment que dans la curiosité extrêmement étendue d'Amiel la Hongrie avait une place et non la moindre. Nous voulons montrer ce que Berthe VADIER¹ et M. Zoltán BARANYAI² ont déjà touché, qu'Amiel avait un faible pour la Hongrie, et que l'histoire, la littérature et même la population de ce pays l'attirèrent; qu'il s'est donné la peine d'étudier l'histoire hongroise non seulement parce qu'il voulait tout comprendre, mais encore parce que ce peuple le charmait. De cette nation il voulait se peindre un vivant tableau pour le ranger dans le musée de ses connaissances. Nous voulons montrer que cette curiosité date de la jeunesse d'Amiel et qu'elle reparaît sous différents aspects et diverses formes durant toute sa vie; qu'elle tient à plusieurs motifs, mais que sa cause fondamentale et son explication véritable se trouvent dans Amiel même; et que même s'il y a un rapport très lâche et très vague entre les différentes révélations de cette curiosité, ce qui n'étonnera personne de ceux qui connaissent la complexité de la nature d'Amiel, — c'étaient malgré tout les manifestations d'une vive sympathie envers une nation dont il appréciait la culture particulière

¹ Berthe Vadier est pseudonyme de: Céleste-Vitaline Benoît (1836—1921). Amiel d'Amiel. Écrivit des romans, nouvelles, vers, pièces de théâtre. Ses meilleures oeuvres sont: *Alkestis*, tragédie; *Mon livre*; *Henri Frédéric Amiel*, Étude biographique Paris, 1886.

² Zoltán Baranyai: *H. F. Amiel, traducteur de Petöfi*. Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes, Paris, 1927. p. 125.

et dont la poésie d'une étrange saveur lui a procuré des joies d'esthète. Il a traduit plus d'une vingtaine des chants du poète le plus hongrois et le plus national: Alexandre PETÖFI. Malheureusement Amiel ne savait pas le hongrois et ne pouvait travailler sur l'original: il transposait soit d'après des traductions allemandes, soit d'après une prose française. Aussi a-t-il rendu avec plus ou moins de fidélité le texte original.

Comme nous l'avons dit plus haut, les documents sur Amiel ne sont pas très abondants et la cause en est surtout que les 16.900 pages de son *Journal intime* ne sont pas encore entièrement publiées. Il est permis de supposer que parmi les pages inédites se trouvent maintes réflexions à l'appui de notre thèse. Nous tenons tout d'abord à remercier M. Bernard BOUVIER, président de la commission chargée de veiller sur les manuscrits d'Amiel: il nous a fourni de précieux et importants documents; il nous a admise à consulter certains manuscrits inédits qui nous ont beaucoup aidée dans notre travail.

Nous adressons nos vifs remerciements à M. Léon BOPP dont l'excellent livre sur Amiel est une source de documents et de pensées et qui par ses conseils et ses remarques nous a personnellement beaucoup encouragée. Nous tenons à remercier aussi M. Z. BARANYAI qui a bien voulu faciliter nos recherches et nous soutenir de ses judicieux conseils. Et enfin nous avons des obligations particulières envers M. Albert THIBAUDET et M. Charles BALLY pour les vues intéressantes et pénétrantes dont ils ont éclairé notre travail.

I.

La curiosité universelle d'Amiel, sa passion de connaître les diverses nations et leur vie intellectuelle s'expliquent en grande partie mais non uniquement par sa nature. Il y faut ajouter le goût de l'époque. Dès le XVIII^e siècle se sont établis entre les divers pays les échanges in-

tellectuels. La France, par exemple, en raison de son hégémonie littéraire du XVII^e siècle, ne commence qu'au XVIII^e à connaître les oeuvres essentielles, anglaises et étrangères; encore le doit-elle à la grande activité des réfugiés. C'est le siècle de la philosophie; l'esprit philosophique et scientifique unit les nations. Le XVIII^e siècle est le siècle de ROUSSEAU dont la place est la première dans l'histoire du cosmopolitisme. Son génie est le puissant lien entre l'Europe du Nord et l'Europe du Midi. Le XIX^e siècle achève le développement de l'exotisme et du cosmopolitisme. Un lien s'établit entre les différents peuples, qui est plus vivace que la langue, la communauté du sang, du sol, de l'idiome, de l'histoire, des moeurs.³

Il ne faut pas oublier qu'Amiel est suisse, genevois. Ce fait nous aide aussi à comprendre son cosmopolitisme. Amiel considère la Suisse comme un intermédiaire entre le génie germanique et le génie romand. Et cette place de la Suisse paraît extrêmement favorable à la liberté de ce pays. Il en résulte pour elle une situation d'une importance européenne, encourageant à respecter l'individualité de la Suisse, à la développer, parce que la perte ou la diminution en serait regrettable, même au point de vue général de la civilisation. La Suisse peut envoyer au Midi, à l'Est et à l'Ouest des abeilles travailleuses, qui rapporteront, de l'Italie: le goût des arts; de l'Allemagne: la pensée sérieuse et profonde; de la France: l'élan rapide, la netteté et la vigueur, et „de ces trésors divers composer un miel un peu montagnard et âpre, s'il le faut, mais tonique, salubre et à tout prendre, agréable“.⁴

Amiel était de cette Genève, qui a toujours été le carrefour des pensées européennes. Le cosmopolitisme de cette ville explique comment nombre d'idées et d'initiatives ont

³ Joseph Texte: *J. J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895. Introduction p. X.

⁴ Amiel: *Du mouvement litt. dans la Suisse romane et de son avenir*, 1849, p. 53.

trouvé par elle le chemin de l'univers: comme la Réforme, comme ROUSSEAU lui-même et comme la Croix-Rouge.⁵ De même quand on songea à choisir le siège de la Société des Nations, Genève se trouva tout indiquée comme capitale de la Paix universelle. Genève, centre du cosmopolitisme en Europe, a toujours entretenu avec l'étranger des relations fondées sur une communauté de génie et de religion.⁶ Amiel était de cette Genève, „lieu d'échanges, terrain neutralisé, à la fois forum et salon européen“.⁷ Cette Genève idéale représente pour Amiel la quiétude, l'impartialité, l'intelligence et l'indépendance. „Genève donne à Amiel une sorte de statut légal de sa neutralité congénitale, mais il n'est pas neutre contre Genève. Cette neutralité qu'il éprouve tantôt comme une volupté d'indépendance éthérée, tantôt comme une nausée faite de ses déceptions, de son impuissance à choisir et à vivre, elle s'exerce mieux à l'égard de réalités idéales et lointaines comme la France et l'Allemagne, l'Orient et l'Occident, qu'à l'égard des compatriotes, ramassés sur un étroit espace, qui le contrôlent, le coudoient et le froissent“.⁸ Amiel s'est souvent plaint de Genève et des Genevois; ailleurs il s'est proclamé fier de sa nationalité. Peut-être que ce furent les premiers contacts désagréables qui le remplirent d'amertume envers sa patrie. En rentrant d'Allemagne, il trouva la société divisée par la Révolution radicale de 1846. Bien qu'Amiel, en pays étranger, fut resté en dehors de luttes politiques qui d'ailleurs lui pesèrent toujours, il sembla pour lors avoir pris parti en acceptant une chaire devenue vacante par la démission d'un professeur de l'opinion vaincue. Dès lors la bonne société de Genève le traita avec froideur.

⁵ Fobert de Traz: *Essais et Analyses*. Paris Crès, 1926. p. 115.

⁶ J. Texte: *J. F. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895. p. 107.

⁷ Albert Thibaudet: *Intérieurs*. Baudelaire, Fromentin, Amiel. Paris, 1924. p. 215.

⁸ Ibid. p. 216.

Le *Journal* d'Amiel ne manque pas de nous révéler qu'Amiel n'établit pas de séparations rigoureuses entre les nationalités. Amiel déclare qu'il aime partout les personnes distinguées; lui-même ne se sent ni français, ni suisse, ni allemand, mais *homme* qui favorise tout ce qui est humain. Le mot de TÉRENCE est sa devise:⁹ *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*. Il écrit le 18 février 1871 dans son *Journal*: „Pour moi, je ne me sens aucune antipathie ethnographique, et je déteste les défauts, non les races, le péché et non le pécheur“. Et le 2 mai 1877: „Je ne me sens aucune préférence pour les défauts du Nord ou du Midi, de l'Occident ou de l'Orient, et je serais embarrassé de signaler mes prédilections. Du reste elles me sont à moi-même indifférentes, car la question n'est pas de goûter ou de blâmer, mais de comprendre. Mon point de vue est philosophique, c'est à dire impartial et impersonnel. Le seul type qui me plaise, c'est la perfection, c'est *l'homme* tout court, l'homme idéal. Quant à l'homme national, je le tolère et l'étudie. Je ne l'admire pas. Je ne puis admirer que les beaux exemplaires de l'espèce, les grands hommes, les génies, les caractères sublimes, les nobles âmes, et ces exemplaires se trouvent dans tous les compartiments ethnographiques. Ma „patrie de choix“ (pour parler comme Mme de STAËL) est avec les individus choisis. Je ne me sens aucune faiblesse d'entrailles pour les Français, les Allemands, les Suisses, les Anglais, les Polonais, les Italiens, pas plus que pour les Brésiliens ou les Chinois“.¹⁰ Pourtant c'est aussi dans le *Journal* que nous trouvons des déclarations comme celle-ci: „C'est ce qui me préoccupe surtout: saisir l'âme des choses, et l'âme nationale; vivre de la vie objective, m'ouvrir une nouvelle patrie morale, m'affranchir de cette inconnue

⁹ H. F. Amiel: *Jour à jour*. Poésies intimes. Paris, 1880.

¹⁰ Amiel: *Journal intime*. (Fragments d'un...). Introduction de Bernard Bouvier. Paris, 1927 vol. II. p. 180.

et m'enrichir de cette autre forme d'existence; bref la sentir par le dedans, m'unir à elle et la reproduire sympathiquement, c'est le but et la récompense de mon effort".¹¹ C'est cette mentalité qui nous explique sa curiosité pour PÉTROU, ce représentant par excellence du génie hongrois.

Il n'en est pas moins vrai qu'il était heureux, ravi de vivre dans le pays de la liberté. C'est d'ici qu'il a pu observer et juger les autres nationalités et, — ce qui était toujours au fond de sa pensée — établir la comparaison, le parallèle entre la France et l'Allemagne.

Il était tellement genevois qu'on lui reprochait même quelquefois la froideur dont il accusait ses concitoyens. La destinée de sa patrie le touchait de très près. Lorsqu'en 1857 la Suisse s'arme pour se défendre contre la Prusse, Amiel compose le chant patriotique: *Roulez tambours!* qui dès le premier moment devient le chant de guerre national de la Suisse et qui aujourd'hui encore est chanté par tous les enfants. En 1875 il écrit la ballade historique sur l'Escalade de 1602. C'est lui qui écrit *Le feu grégeois*, poésie pleine de patriotisme et d'un nationalisme fier. Et c'est aussi lui qui avoue dans son *Journal* qu'il lui est doux de palpiter avec l'esprit national des foules (5 juillet 1880).

Il est évident que s'il éprouvait une large bienveillance pour les peuples étrangers, sa nationalité lui avait néanmoins imprimé sa marque.

II.

Fait important: Amiel a fait cinq années d'études en Allemagne. Il a vécu pendant quatre ans à Berlin, qui était déjà une métropole fréquentée par les étrangers. C'est ce qu'il est nécessaire de savoir pour bien pénétrer une mentalité aussi complexe que celle d'Amiel. Et puis il a été disciple de HEGEL.

¹¹ Amiel: *Journal intime*. Paris, 1927, vol. I. p. 72.

Le caractère même d'Amiel, mobile, facile à influencer, intelligent, accueillant et compréhensif, était prêt à subir tout ce qui voulait agir sur lui. Il parlait plusieurs langues et voyageait constamment. Il fit son premier voyage en diligence et son dernier en chemin de fer. Aller à pied le charmait aussi.

On a bien des fois reproché à Amiel, après sa mort, de s'être trop intéressé à l'Allemagne, même de s'être adapté à la tournure d'esprit germanique et d'avoir semé son style de germanismes. M. Paul BOURGET l'accuse d'avoir absorbé l'esprit germanique et d'être revenu d'Allemagne avec une profonde tournure teutonne. Il nous dépeint un Amiel tellement influencé qu'il en perd tout objet positif de pensée et qu'il veut se brouiller avec le défini. M. Paul BOURGET montre la continuelle pénétration du germanisme dans la construction des phrases d'Amiel. Il prouve que ses écrits abondent en néologismes et en irrégularités grammaticales. Amiel de son côté se plaint de la difficulté d'écrire et ses plaintes s'expliquent par le fait qu'il veut — problème ardu — rendre avec des mots français les idées créées par le génie germanique. M. BOURGET en conclut qu'Amiel est un cosmopolite et n'appartient pas à la tradition française.¹² De même M. E. CARO trouve le style d'Amiel plein d'abstractions allemandes. Le professeur français aurait recommandé au Genevois, comme le fit M. BOURGET, un séjour à Paris.¹³ Edmond SCHERER¹⁴ considère également les cinq années passées en Allemagne comme un temps trop long pour ne pas entraîner des conséquences défavorables.¹⁵ De

¹² Paul Bourget: *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Plon, 1924. t. II. p. 274.

¹³ E. Caro: *Les dernières années d'un rêveur*. Revue des Deux-Mondes, 1 oct. 1884.

¹⁴ Edmond Scherer (1815—1889) Famille originaire de Suisse. Fut professeur d'exégèse à Genève. Les *Mélanges de critique religieuse*, 1860, le font connaître. Il envoie des articles au Temps, à la Revue des Deux-Mondes etc. Dès 1871, il devient député et soutient la cause démocratique.

¹⁵ Edmond Scherer: *H. F. Amiel*, Préface de: *Fragments d'un Journal intime*, édition Scherer, Paris-Genève 1885.

même, selon RENAN, Amiel n'a pas été parfaitement maître de son instrument et au lieu de se plaindre de la langue française, insuffisante pour exprimer toute nuance, il eut mieux fait de la bien étudier. En Allemagne l'Ecole Hégélienne augmenta les difficultés d'écrire et lui apprit ses manières compliquées de penser.¹⁶ M. F. VANDÉREM estime que les années d'Allemagne ont à jamais marqué Amiel d'une indélébile empreinte. Il admet néanmoins qu'en restant dans le domaine des idées et des abstractions, le style d'Amiel est très fin et très nuancé.¹⁷

M. G. FROMMEL défend Amiel contre RENAN et BOURGET qui lui marchandent les qualités d'écrivain. Mais c'est surtout M. THIBAUDET qui prend l'énergique défense du langage d'Amiel vis-à-vis de ses juges trop sévères. Il montre d'une façon pénétrante qu'Amiel sut éviter de penser en allemand lorsqu'il écrivit en français et quoiqu'il ait parlé peu favorablement de la langue française, il avait „un style français clair, solide, alerte, efficace, riche de couleur et d'images“. Ecrire chaque jour son *Journal* lui était une excellente école de style.¹⁸

C'était bien l'esprit de synthèse qui lui plaisait dans la civilisation allemande. Il aimait de l'Allemagne le romantisme inspiré par HERDER, GOETHE et SCHILLER, ce romantisme né d'un élan de la philosophie de FICHTE qui met le *moi* au centre de la connaissance. Il aimait l'Allemagne des *Volkslieder* et *Volksmärchen*. Par contre dans ses éloges des Allemands, on voit apparaître comme un perpetuum mobile la comparaison des Allemands et des Français. Au reste, son germanisme, préoccupation intellectuelle, ne s'étendit pas à toute sa vie. A partir de la cinquantaine, il fut beaucoup moins entiché de l'Allemagne que dans ses jeunes années.

¹⁶ Renan: *H. F. Amiel*. 1887.

¹⁷ Fernand Vandérem: *Amiel*, dans *Le miroir des lettres*, 1921.

¹⁸ Albert Thibaudet: *Intérieurs*, 1924, pp. 223 et 224.

Tout considéré, la véritable cause du cosmopolitisme d'Amiel et l'explication de ses innombrables curiosités sont en lui-même. C'est bien lui, l'homme des métamorphoses, qui peut s'imaginer qu'il est jeune fille, vieille femme, chien, bouddhiste ou brin d'herbe. Lui qui veut tout saisir, ne se ferme à aucune représentation. Amiel a le don spécial de pouvoir revivre toutes les formes de l'être, c'est son protéisme „d'éplication et de réimplication“, — comme il dit. Cet européenisme d'Amiel l'aide à pénétrer la mentalité d'une autre nation, comme il l'avait fait en Allemagne, et comme il le fait en petit avec toutes les choses qu'il rencontre. Il se dépersonnalise facilement et même avec plaisir, car il aime avoir conscience de toute vie. Son propre *moi* ne lui est qu'un sujet d'expérience, le plus à sa portée, le plus accessible à ses études. Il s'aperçoit lui-même: être inconsistant et vaporeux, il assiste à ce dévêtement spirituel alors que toutes ses facultés s'en vont „comme un manteau qu'on pose“. En ces moments son esprit se simplifie et s'unifie, „l'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est réimpliquée au delà de sa propre vie“. Et dans cet état d'embryon divin, il y a la possibilité latente de toute métamorphose. C'est ainsi qu'il lui semble avoir vécu des centaines de vies, les vies des personnes et même des choses qu'il veut connaître. Finalement, rentrer dans sa propre peau lui paraissait toujours arbitraire et conventionnel . . .

III.

La question ou pour mieux dire le problème de la traduction intéressa Amiel toute sa vie et avec intensité. Il voyagea beaucoup, sa nature inquiète le poussa toujours vers l'inconnu. Sans parler de ses innombrables villégiatures en Suisse, il n'y a en Europe que la Russie, les Etats balkaniques, la Hongrie et l'Espagne, où Amiel n'ait point porté ses pas. Il s'initia à

pluiseurs langues, il en parla quelques-unes. En 1844, il annonce de Berlin à son ami HEIM:¹⁹

Berlin le 30 décembre 1844.

J'oublie l'allemand à force de parler français ici. La scission s'opère toujours plus profonde entre la facile réception et la reproduction pénible. — Je me suis amusé à commencer l'espagnol. L'étymologie m'attire précisément parce que c'est de l'oeil qu'elle dépend. Mais la prononciation, parce qu'elle est arbitraire et ne se peut donner ni voir, m'est antipathique, non dans l'espagnol toutefois, mais dans l'anglais.

Et le 18 avril 1847 Amiel écrit de Berlin à ce même ami:²⁰

J'ai lu Shakespeare en allemand, mais Calderon dans l'original. — Je déchiffre l'espagnol et vais commencer l'anglais qu'il est indispensable de pouvoir lire, sinon parler.

Il doit avoir bien su l'italien. Il fit des longs voyages en Italie et lit DANTE et l'ARIOSTE dans le texte original.²¹ Plus tard il apprend bien l'anglais et dans son *Journal* il indique souvent des titres d'ouvrages anglais. Du reste il ne serait pas sans intérêt de reconstruire la bibliographie de ses lectures, car autant qu'on puisse en juger par les fragments publiés, le nombre des livres lus par Amiel offre une diversité incroyable. Il va sans dire qu'Amiel connaissait à fond l'allemand. Il a étudié pendant cinq années en Allemagne; il y retourna plusieurs fois plus tard. Il a sérieusement étudié les philosophes de cette nation et il ne cessa jamais d'en suivre les revues. Son *Journal* fourmille des citations allemandes de SCHILLER, GOETHE, RÜCKERT etc. et il a traduit aussi

¹⁹ Fragment d'une lettre inédite à Charles Heim (Genève), se trouvant dans la possession de M. Bernard Bouvier chargé de surveiller les manuscrits d'Amiel.

²⁰ Fragment d'une lettre inédite se trouvant chez M. Bernard Bouvier.

²¹ *Philine*, fragments inédits du *Journal intime*, publiés par Bernard Bouvier. Paris, 1927, pp. 146 et 157.

plusieurs poésies allemandes. En 1844 il écrit de Heidelberg qu'il fait différents exercices de traduction.²²

Monsieur François Bordier. Ministre St. Évangile.
Genève-Suisse.

Heidelberg, le 25 février 1844.

T'ai-je dit à quoi nous employons nos soirées? Un jour à lire Valentine (George Sand), un autre jour le Cid (Herder), moi traduisant l'allemand en français, M. W. le français en allemand. Un troisième jour, de l'anglais avec M. Forster (je n'y assiste pas); enfin un jour avec les Picford, de l'Italien, les *Promessi sposi* (Manzoni).

En 1846, de Berlin il envoie à Genève dans une lettre, inédite, à Charles Heim, deux pièces d'UHLAND traduites. Dans le même pli il ajoute trois ballades de GOETHE qu'il traduit avec beaucoup de peine mot à mot.²³

Berlin le 15 janv. 1846.

Je t'envoie pour les Zofingiens la traduction de deux chant populaires d'Uhländ: *Der gute Freund* et *Der Wirtin Töchterlein*. Ce n'était pas précisément facile. Je crois avoir calqué l'original. Je me suis amusé à traduire de cette façon exacte, mesure pour mesure presque mot par mot, les 3 ballades de Goethe si populaires: l'*Erlkönig*, le *Pêcheur* et le *Roi de Thulé*. Le *Pêcheur*, la reine des ballades, ma pièce favorite, est prodigieusement pénible. J'ai passé je crois tout un jour pour en venir à bout. Je crois n'avoir pas trop mal réussi, je te le transcris. Remarque dans l'original l'ondulation, le bercement symétrique de chaque vers pour peindre le mouvement . . . J'en ai tiré tout ce que j'ai pu.

Ces traductions ont paru avec quelques modifications dans son livre *Les Étrangères*. Une seule, l'*Erlkönig*, a été omise. En outre il a mis en français un passage de

²² Lettre inédite se trouvant chez M. Bernard Bouvier.

²³ Fragment d'une lettre inédite se trouvant dans la possession de M. Bernard Bouvier.

Faust et une quantité d'autres poésies de GOETHE. Dans les *Étrangères* nous trouvons encore des morceaux de BÜRGER, HEINE, HOELDERLIN, KELLER, LESSING, MOERIKE, RÜCKERT, SCHEFFEL, SCHILLER, UHLAND. En 1859 à l'occasion du centenaire de SCHILLER il traduit le poème de *la Cloche*.

En 1847 Amiel écrit à son ami Jules VUY:²⁴ „j'ai même déchiffré des poésies suédoises et hollandaises et des divers dialectes de l'Allemagne“.

Rare phénomène que de s'intéresser à autant de choses qu'Amiel. On pourrait presque dire que tout le passionne, tout sans exception. Ses lectures et ses notes prises à l'Université de Berlin prouvent déjà suffisamment qu'il aspirait au savoir universel. En cette ville il suivait des cours dans les quatres facultés, il y étudia la philosophie, la psychologie, la théologie, la pédagogie, l'esthétique, l'éthique, l'anthropologie, la philologie, le latin et le grec, la géographie, l'histoire et l'archéologie et même la médecine. Et, comme selon lui tout se tient, il puise à chaque source la coupe qui le désaltèrera. L'étude du sanscrit l'attirait aussi. Il écrit en 1845 de Berlin:²⁵ „Je crois qu'il me faudra une fois ou l'autre, me mettre à l'étude de cette langue pour éclairer mes notions sur la linguistique laquelle se rattache à l'un des plus intéressants problèmes de la psychologie“. Il creusait les étymologies: dans une des notes inédites de ses cours, on trouve une liste des mots français dérivés de l'arabe ou empruntés à cette langue.

C'est un fait certain que le germanisme, langue et idées, tant de fois reproché à Amiel, l'avait dominé dans ses jeunes années. Et plus tard il eut grand'peine à s'en dégager un peu. Le désirait-il vraiment? L'âme genevoise a

²⁴ Jules Vuy (1815—1896.) docteur en philosophie. 1842 député au Grand Conseil. 1859 Conseiller d'État. Député au Conseil des États, puis au Conseil National. Membre fondateur de l'Institut National Genevois. Écrivit des poésies, dont la plus célèbre est *Le Rhin suisse*.

²⁵ Lettre inédite sans adresse se trouvant dans la possession de M. Bernard Bouvier.

beaucoup de traits germaniques²⁶ et Amiel avait par sa mère du sang bernois dans ses veines.

En 1844 il se plaint encore d'avoir trop d'occasions de parler français, mais les années suivantes nous montrent qu'il s'inquiète d'avoir oublié les fines nuances de sa langue maternelle. Son ami Jules Vuÿ ne manque pas de le prévenir dans ses lettres des dangers d'une germanisation exagérée et l'exhorte à se défendre autant que possible contre l'influence du style et des tournures germaniques. C'est Vuÿ qui pendant sa dernière année d'Allemagne lui reproche de heurter violemment le génie gaulois et lui prédit que les esprits français qui le liront le trouveront trop german. Il lui conseille un séjour à Paris afin de neutraliser cette tendance. Amiel à son tour reconnaît que pendant sa longue absence il a oublié le français, sa délicatesse, son esprit et sa mesure. A la fin de la deuxième année en Allemagne, il subit tellement l'emprise qu'en écrivant français il croit traduire. Plus tard il se défend contre l'accusation de Vuÿ. L'article qui paraissait lourd à cet ami, était écrit, dit-il, en langage serré et scientifique, non aimable et littéraire. Un Berlinois lettré, ajoute-t-il, a trouvé ce même article très français d'esprit et de forme. Un Parisien même écrit qu'il en apprécie la forme originale: allemande de pensée et tout à fait française d'expression. Il est frappé pourtant par les remarques de Vuÿ et le supplie de préciser les défauts de son style afin qu'il en trouve la guérison.²⁷ En finissant cette lettre il salue comme un plaisir le moment prochain où il pourra étudier sa langue maternelle, sa littérature. Beaucoup plus tard, en 1873, c'est lui qui prévient PHILINE, alors à Berlin et le met en garde contre l'influence germanique:²⁸

²⁶ Jos. Texte ouvr. cité p. 108: „Ce contraste fait le fond de l'esprit genevois. L'intelligence est latine, mais l'âme est souvent germanique: de là sont nés les malentendus entre la France et Genève.“

²⁷ *Lettres de jeunesse*. Correspondance avec Jules Vuÿ. Extrait de la Revue Bleue, Paris, pp. 88, 89, 92.

²⁸ Fragment d'une lettre inédite à Philine, se trouvant chez M. Bernard Bouvier.

Genève le 23 février 1873.

Je vous signale une petite tentation, qui est pourtant une des plus glissantes et dont je parle par expérience: protégez votre langue maternelle contre la germanisation involontaire. C'est difficile, mais nécessaire. Et le moyen? c'est de réagir par la traduction précise, et d'entretenir les idiotismes et les finesses de sa propre langue. Évitez par dessus tout les locutions métisses, les termes par à peu près. Maintenez au contraire le sens vif et mordant des contrastes entre les deux idiomes; sinon votre goût littéraire s'émoussera. Ayez tous les jours sous la main un *Lafontaine* et une *Sévigé* comme hygiène et préservatif philologique. Voilà mon conseil . . .

Comme nous l'avons vu, il s'occupe déjà à 23 ans à Berlin d'exercices de traduction de l'allemand de l'anglais et de l'italien. A ce moment l'Allemagne avait la passion de traduire.²⁹ RÜCKERT, devenu vieux, ne composait plus, il traduisait. Encore un signe de la souplesse d'Amiel à se laisser entraîner. Et deux ans plus tard il se met à interpréter UHLAND et GOETHE. En 1859 il traduit la *Cloche* de SCHILLER. En 1860 il note dans son *Journal* qu'il a mis en français le passage de *Faust* sur la foi panthéiste (3 juin 1860). C'est probablement vers 1863 qu'il aborde une poésie de MILNES (*She never loved but once*), dont la traduction parut d'ailleurs non dans les *Étrangères*, mais dans la *Part du Rêve*. Il met les paroles dans la bouche d'une jeune femme:

Les mots que je crus voir errer sur votre lèvre
N'en tombèrent point, je le sais;
Les pleurs ont, dans ces yeux qui me versaient la fièvre,
Su fondre avant d'être versés.
Les regards bienveillants qu'obtenait mon approche
Ne m'ont guère souri plus qu'à d'autres, hélas!
Mais avez-vous été tout à fait sans reproche,
Tout à fait droit et vrai pour moi? Je ne crois pas.

²⁹ Cf. Rev. d. D. Mondes 1871, tome I. p. 761.

Vous saviez, ou du moins vous auriez dû comprendre —
 Que la moindre faveur de vous,
 Une main effleurée, un regard un peu tendre,
 Un signe de tête, un air doux,
 Chacun de ces regards qui m'émeut et m'enivre,
 Les mots qui par hasard vibraient dans vos accents
 Quand d'un auteur aimé vous ouvriez le livre,
 Étaient pour moi beaucoup, beaucoup trop, je le sens.

Vous auriez bien pu voir — vous avez vu peut-être —
 Combien, jour par jour s'aggravant,
 L'ardente passion dont un cœur n'est pas maître
 En mon cœur entraît plus avant!
 Comme, après chaque effort, comme, après chaque lutte,
 Plus aveugle en sa foi, plus âpre en son espoir,
 Bravant le précipice où l'attendait la chute,
 Mon amour, sur les rocs, plus haut allait s'asseoir.

Peut-être sans songer aux futures tristesses,
 Heureux d'être aimable un moment,
 Tandis que de mon cœur débordaient les tendresses,
 Pensiez-vous plaire seulement?
 Mais lorsqu'à votre appel s'élançant de la plaine,
 Mon âme dans les cieux sur vos traces errait,
 Oh! ne deviez-vous pas — je l'ose dire à peine —
 Voir de quelle hauteur mon rêve tomberait?

Aussi, quand détrompée, accusant l'espérance,
 D'une autre j'ai vu le bonheur,
 Peut-être injustement, j'ai cru, dans ma souffrance,
 Votre cœur tendre un léger cœur,
 Mais, même en cet instant où l'âme calme et haute,
 Je fais comme les morts mes comptes d'ici-bas,
 Puis-je vous reconnaître absolument sans faute,
 Tout à fait droit et vrai pour moi? Je ne crois pas.

Une conformité d'âme au temps d'une de ses liaisons
 platoniques lui fit choisir ce poème; il en fait mention dans
 son *Journal*.³⁰ Berthe VADIER y voit une imitation plutôt
 qu'une traduction. La poésie est une des plus senties
 et la version une des mieux réussies parmi celles d'Amiel.

³⁰ H. F. Amiel. *Philine*, fragments du Journal intime. Paris, 1927, p. 92.

IV.

En 1876 Amiel publie son livre: les *Étrangères* prêt depuis un an déjà. Voici comment la biographe d'Amiel, Berthe VADIER, raconte l'histoire de la naissance de ce volume. Au printemps de 1875 l'Institut genevois avait ouvert un concours de traduction. Il s'agissait de quatre ballades allemandes à rendre en vers français aussi fidèlement que possible. Ces pièces étaient: *Die Kraniche des Ibykus*, par SCHILLER, *Der junge Roland*, par UHLAND, *Der getreue Eckart* de GOETHE, *Das Lied vom braven Mann* par BÜRGER. Amiel était le président de la section de littérature. Un poète belge qui probablement avait entendu parler de ce concours sans en voir le règlement et qui pensait que le choix des pièces était laissé aux concurrents, envoya à l'Institut la traduction de la *Lénore* de BÜRGER. Cette interprétation, quoique assez réussie, amena Amiel à croire qu'on pouvait faire mieux. Il en écrivit „tout en s'amusant“ une version rythmique qui, dit la biographe, rendait avec bonheur le mouvement de l'original. „Cet exercice l'avait récréé; il employa le reste des vacances à traduire d'autres pièces avec la même fidélité de rythme“. UHLAND, GOETHE, SCHILLER, LESSING, HEINE, LINGG, PLATTEN, RÜCKERT, SCHEFFEL, MOERIKE, HOELDERLIN y passèrent; „vinrent ensuite les Hongrois: ARANY, PETŐFI.“ Puis des poètes anglais: BYRON, COWPER, le portugais CAMOËNS, l'espagnol ESQUILACHE et l'italien LÉOPARDI. Il aborde même des chants populaires grecs et serbes et un fragment de *Maha-Bharata*.

Il passa deux mois, septembre et octobre, à traduire à toute force jusqu'à ce qu'il en eut assez pour un livre. Ce livre de 61 pièces fut *Les Étrangères*.

Parmi les poésies citées par Berthe VADIER, plusieurs avaient été travaillées des années auparavant. Mais cha-

³¹ H. F. Amiel: *Les Étrangères*. poésies traduites de diverses littératures. Paris 1876, Sandoz et Fischbacher, 8°, 282 p.

cune d'elles subit des modifications, car il variait infatigablement les expressions; bien des parties de ces traductions montrent combien délicat est la tâche de trouver des équivalents pour les mots étrangers. En général Amiel était satisfait de ses résultats. Les innovations rythmiques qu'il propose dans les *Étrangères* semblent l'avoir intéressé particulièrement. Il ajoute à la fin de ce livre un appendice: „De quelques ressources nouvelles pour la traduction en vers et peut-être pour notre poésie“. Ces innovations, il les croit agréables et utiles. Il est convaincu que la versification française n'est pas à la hauteur du talent des poètes du temps, qu'elle n'est pas un instrument mis au point. Quant à la technique, estime-t-il, le système de versification française est l'un des plus pauvres; ignorant la quantité, c'est à dire les brèves et les longues syllabes, cette prosodie ne peut avoir ni pieds, ni mètres et ainsi ne s'accorde pas au rythme musical. Ce système ne connaît pas la „différence de l'intensité“ entre les syllabes, les temps faibles et les temps forts et ne peut admettre les vers simplement accentués ou rythmés c'est à dire les vers blancs. C'est pourquoi Amiel examine s'il n'est pas possible de créer un type de vers moins éloigné que l'alexandrin des exigences multiples de l'épopée, de trouver un moyen de reproduire en français sans dégradation les vers blancs ou non rimés. L'alexandrin a deux défauts: il est monotone et pas assez long pour l'épopée. Amiel propose d'agrandir le *module* du vers. Comment rendre en français le vers hexamètre? Il trouve cinq manières dont trois reproduisent l'inégalité des hémistiches, et deux maintiennent les hémistiches égaux, mais en en modifiant l'accentuation et ainsi l'effet acoustique. Il en donne des exemples. A la deuxième question: comment rendre des vers sans rime, il répond: en développant le principe de la cadence ou de la césure qui est déjà dans la versification française. Pour reproduire les vers blancs des poètes étrangers, il faut les englober à l'état d'hémistiches, dans

des vers de plus grand format. Il propose des vers de 14, 16, 18 syllabes et comme vers-limite celui de 24 syllabes. Il donne aussi des exemples. Amiel conclut que le français est capable de beaucoup plus qu'on ne croit et il renvoie à la seconde partie des *Étrangères* où il a essayé de ces nouveautés. Il dédie ce volume à son ami Edmond SCHERER en lui annonçant qu'il a voulu traduire quelques vers célèbres, mais un peu plus fidèlement et plus rigoureusement que ne font les autres traducteurs. Il exalte les traductions parfaites, „celles qui rendraient non pas seulement le sens et les idées de l'original, mais sa couleur, son mouvement, sa musique, son émotion, son style distinctif, et cela dans le même rythme, avec des vers de la même forme et un même nombre de vers“. Si le français rend cette tâche presque inaccessible, il faut néanmoins se rapprocher de cet idéal. La traduction doit transposer l'original et non le photographier. Or la traduction est une lutte très instructive pour le traducteur lui-même, „car traduire un maître, c'est l'interpréter dans le dernier détail, et pour l'interpréter, il faut le comprendre“. Si les traductions de l'allemand prennent la plus grande place dans son livre, c'est parce qu'elles sont les plus „ingommodés“, et si celles-là réussissent, il y a plus d'espoir de succès dans les cas moins défavorables. Amiel déclare franchement qu'il a peur du jugement de SCHERER qui n'aime pas la poésie. Toutefois il invite les poètes et les critiques à prononcer leur jugement sur la valeur de ses tentatives. Son *Journal* nous montre son inquiétude, je dirais presque son angoisse, car la franchise de SCHERER était à redouter. Le 13 mai 1876 il note: „Qu'est-ce que Edmond SCHERER va dire de ce volume? Cela m'intéressera, car sa critique est impitoyable“. En effet SCHERER fut impitoyable; sévère, mais juste, hélas. Son article parut le 4 janvier 1877 dans le *Temps* sous le titre: *De la traduction en vers. A propos de quelques nouveaux et notables essais*. SCHERER établit sa thèse avec conviction: „la meilleure tra-

duction en vers ne rend jamais le caractère intime, la saveur propre, la physionomie poétique d'un auteur étranger, elle ne fait jamais éprouver les mêmes sensations intellectuelles que l'original". „Si la traduction en vers français était possible, elle aurait réussi à un homme tel que l'auteur des *Étrangères* ayant le goût de la difficulté vaincue et pour la vaincre toutes les ressources de la dextérité et du travail". La traduction en prose, pense SCHERER, est encore plus admissible, car elle n'a d'autre prétention que de rendre les idées de l'original; alors que la traduction en vers sacrifie une partie de la fidélité. Traduire du latin, de l'italien, quelquefois même de l'anglais a plus de chance de réussir que traduire de l'allemand. Cette tâche oblige le traducteur à tenter l'absurde. La langue allemande, ayant un tout autre caractère que le français, ne se prête pas à la traduction. Les différences des grammairres et des vocabulaires et le mètre même accumulent des obstacles insurmontables. Au point de vue de la valeur esthétique, de la jouissance littéraire, qu'apportent les versions des *Étrangères*? Qu'on nous permette de reproduire le passage cruel, mais trop vrai, de cet article: „Nées de préoccupations essentiellement techniques, ces traductions ont gardé quelque chose de cette origine. On y sent moins l'inspiration que la science. Ce sont des oeuvres de versification plutôt que de poésie. Il y a de l'art, il y en a infiniment, mais de l'art au sens inférieur que le mot a pris aujourd'hui, l'art qui brille par la facture. On a constamment, en lisant M. Amiel, le sentiment qu'on assiste à un tour de force. L'écrivain a fait une gageure, il s'en tire, il la gagne, mais au prix de combien d'efforts et même de combien de violence". SCHERER juge plus loin qu'on n'écrit pas naturellement quand on écrit comme Amiel, que même dans ses poèmes originaux il montre quelque chose de forcé. Il blâme les chevilles, les termes impropres, les essais infructueux pour rendre des mots étrangers qui sont intra-

duisibles. Il y voit la marque d'une prédilection pour les curiosités et les difficultés du métier. Amiel lui semble appartenir par ses préférences à l'école des Parnassiens qui se complaît à la technique de l'art. Mais en ce cas, qu'il écrive uniquement pour les poètes de profession, ceux-là seuls sauront apprécier son savoir-faire. Puis s'adressant à Amiel: „Vos vers sont comme des épis travaillés comme des bijoux, ils résonnent comme le métal, ils étincellent comme les pierreries; oui, mais ils ne sont pas délicieux. Or, la poésie veut être délicieuse“. Dans un postscriptum de l'article, SCHERER attire l'attention sur les innovations rythmiques. Le vers de 16 syllabes surtout lui plaît. Il trouve les traductions de *Hermann et Dorothee* et du *Maha-Bharata*, remarquables. Cet appendice semble bien vouloir adoucir la sévérité du jugement, mais ne témoigne pas d'un grand enthousiasme pour les nouvelles tentatives qui d'ailleurs ne l'intéressent pas fort. Dans son introduction à la première édition du *Journal intime*, SCHERER qui avant 1860 vivait à Genève, remarque déjà que pendant les promenades habituelles au Salève avec ses amis, Amiel les étonnait par ses questions sur la grammaire, ses discussions sur les rimes et les synonymes.³² Ces questions, qui passionnaient Amiel, laissaient les autres froids.

L'accueil des *Étrangères* à la Revue des Deux Mondes ne fut guère plus chaud.³³ André THEURIET n'admet que le procédé de couper les vers à la façon de l'original. Mais il pense que tenter ce décalque exact, cette imitation matérielle, c'est suivre un faux chemin. Il est peu mesuré envers Amiel et déclare que seuls les bons poètes font les bons traducteurs. En dehors de cette Revue, plusieurs moins célèbres s'occupèrent des *Étrangères*. On voit dans

³² H. F. Amiel: *Fragments d'un journal intime précédés d'une étude par Edmond Scherer*. 2 vol. Paris. Sandoz et l'Thuillier. 1883. in-8°.

³³ Revue des deux Mondes, 1 février 1877. André Theuriot: *De la traduction des poètes à propos de quelques nouvelles tentatives*.

la Bibliothèque universitaire de Genève, déposé parmi les documents d'Amiel un volume donné par Mademoiselle Fanny MERCIER à Amiel. Ce livre de grand format contient des coupures de journaux, les critiques des oeuvres d'Amiel parues de son vivant. On y loue plutôt les traductions que les innovations rythmiques. Ainsi J. SANDOZ, Philippe GODET dans l'*Union libérale de Neuchâtel*, Jules GUILLEMIN dans la *Chronique radicale*. SYLVIO dans la *Suisse illustrée* constate qu'il faut être grand poète soi-même pour la tâche difficile que demande un recueil comme les *Étrangères*. Par contre J. HORNUNG, ami d'Amiel se montre plus enthousiaste; d'après lui ce volume a presque la même valeur que s'il était composé de pièces originales. C'est l'oeuvre d'un vrai poète, il rend l'âme des poésies, c'est tout un monde. Robert CAZE dans l'*Émulation Jurassienne* semble adopter l'opinion de SCHERER en disant qu'Amiel, à la façon des Parnassiens, traduit aussi scrupuleusement que possible, que la beauté des vers est sacrifiée à la transposition rigoureuse. Il préfère les poèmes originaux d'Amiel. John GRAND-CARTERET dans la *Revue Suisse* exprime sa conviction que M. Amiel vient d'ouvrir à la poésie des horizons nouveaux.

Comme nous le savons, Amiel était impatient d'entendre la critique d'Edmond SCHERER. Très sensible, il fut tout attristé de la sévère appréciation de son ami. Sa biographe nous dit qu'il aurait désiré que la critique entretînt le public des seules qualités de l'oeuvre et ne parlât des défauts qu'à l'auteur. L'accueil fait aux *Étrangères* l'avait blessé au vif. L'écho de ses plaintes à ce sujet retentit souvent dans son *Journal* et dans sa correspondance. Vers la fin de l'année 1877 il écrit au professeur MELTZL qu'il est fort étonné que les *Étrangères*, partout bien accueillies, ne rencontrent à Paris que froideur systématique de la part des critiques de métier. Et il rappelle deux articles qu'il désigne comme les plus hargneux, l'un de la *Revue politique* et l'autre de la *Revue des Deux Mondes*, donc celui

de THEURIET. Paris ne lui inspire que de l'aigreur. „L'idée vraie de la traduction poétique ne pénétrera dans cette capitale que le plus tard possible. Ce qui est reconnu, réalisé et même banal ailleurs, paraît audacieux, excentrique, baroque, impossible à ces amis de la routine, qui ne rougissent pas d'être en retard sur tout le monde dans des questions élémentaires“. Et il demande à MELTZL son opinion sur ses tentatives.

Cette préoccupation inquiète paraît presque inexplicable, si l'on observe les réflexions d'Amiel lui-même sur ces innovations. On n'y voit que des contradictions sur l'importance attachée à ce travail. L'oeuvre faite ne l'intéresse plus, il trouve qu'il a dépensé trop de force inutilement. Son esprit se tourne déjà vers d'autres buts. Ses idées d'hier lui sont indifférentes, il les considère comme un passe-temps. Il a fait des bulles de savon pour s'amuser, il a jeté des miettes aux moineaux pour se distraire.

„L'importance que j'ai attachée à mon essai, — dit-il dans son *Journal* le 22 mai 1877 — est une attitude de convention, pour me créer un intérêt et en quelque sorte pour faire plaisir à ma filleule. Dans ma pensée de derrière la tête, tout cela m'est indifférent, et me semble lilliputien. En me comparant, j'ai une espèce de satisfaction relative, mais en soi, je trouve ces fariboles inutiles et ces succès ou insuccès insignifiants. Il faut bien jouer à quelque chose et lorsqu'on joue, le faire correctement, par point d'honneur. J'aime à gagner mes gageures, mais c'est un désir tout platonique. — Tenir à quelque chose c'est se mettre dans la dépendance du public et je ne pourrai souffrir de trembler devant ce maître, ni d'avoir besoin de ses suffrages pour vivre. Je lui jette ce qui m'amuse comme on lance une paille sur un ruisseau. Mais que la paille s'engouffre ou surnage, qu'elle échoue ou arrive, cela n'est qu'une distraction et une curiosité pour moi. Mon imagination seule est engagée et non mon coeur. Je ne crois pas au public, je ne crois pas à mon oeuvre, je n'ai pas d'ambi-

tion proprement dite; et je fais des bulles de savon pour faire quelque chose“.

Chose curieuse, les jugements sévères des critiques et de ses adversaires coïncident avec les aveux d'Amiel. C'est à dire qu'il y a des moments où Amiel lui-même ne voit dans ses travaux que des „manipulations de facultés“ (*Journal intime* 23 août 1879), expression qui nous confirme dans notre jugement qu'il ne fait que s'occuper. Amiel suppose en lui-même le talent poétique qui lui permet de faire des vers et des traductions avec une maîtrise d'artiste et qui l'autorise à considérer ce métier comme un amusement. Il est convaincu que „l'oeuvre est réussie“, et il s'étonne que la critique la reçoive avec froideur. Il ne voit que la routine de Paris en matière de versification, et ne doute guère de son propre talent. Il a la conviction d'avoir ouvert une voie nouvelle en pratique et en théorie,⁸¹ et avec son livre les *Étrangères* il croit avoir fait oeuvre de valeur.

Quant à nous, c'est une autre impression que nous laissent les termes d'Amiel. Ils nous prouvent ce que nous avons déjà énoncé, que les traductions n'étaient pour lui que des passe-temps agréables et nécessaires. Toute sa vie, il a eu besoin d'occupations minutieuses pour remplir ses journées. Les traductions étaient de ces occupations-là. Il faisait des versions un peu comme en font les enfants et on constate avec peine une sorte de puérilité dans ses vers. Amiel est resté très écolier toute sa vie, capable comme il est de faire des bulles de savon pendant des demi-journées avec sa „filleule littéraire“. D'être poète était son rêve et son crève-cœur. Lui qui n'aspirait qu'à devenir connu et célèbre par ses poésies se sentit profondément déçu par les insuccès poétiques: il ne se doutait guère que c'est par son *Journal intime*, oeuvre unique par sa sincérité qu'il deviendrait et resterait immortel . . . Plein de foi en son talent poétique, il ne cessait d'aligner des hémistiches,

⁸¹ Lettre inédite à Meltzl. 23 déc. 1877. Voir l'Appendice, No 1.

malheureusement la plupart médiocres. Au fond il s'imaginait faire des exercices pour acquérir la souplesse du métier. Il fait des versions afin de pouvoir mieux écrire les vers de demain. Amiel est l'homme du lendemain. Il espérait pouvoir jeter au public des poèmes grandioses... demain, et en attendant sa vie s'écoulait.

L'espoir il est vrai nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

(Molière: Misanthrope.)

Une étude intéressante s'offrirait: comparer les traductions d'Amiel à celles de Gérard de Nerval par exemple. Il serait curieux de voir comment les poésies de Goethe sonnent sous l'archet d'un vrai poète.

V.

Dans un autre recueil de traductions et qui nous intéresse davantage, Amiel ne réussit qu'à demi, nous sommes même tentés de prononcer le mot échec. Nous songeons ici à une vingtaine de poésies traduites du poète hongrois Alexandre Petöfi. Amiel s'est intéressé à la Hongrie et à sa littérature et cette curiosité s'est nourrie à différentes sources.

L'année 1848 est pour Amiel mémorable et importante. C'est alors qu'il revient dans son pays après les cinq années d'études en Allemagne et qu'il est nommé professeur d'esthétique à l'Académie de Genève. Or c'est à cette époque-là qu'on a le plus traité la question des nationalités. Dès 1815, le grand problème européen est le problème des nationalités. Vers le milieu du siècle la sympathie pour la Hongrie atteint son point culminant en Allemagne. La question occupe l'Europe entière. En ce temps-là on parle beaucoup de la Hongrie.

Le regard de l'Europe se dirige vers sa destinée, son cas est considéré comme un cas privilégié. On comprend l'importance des événements hongrois: la compassion et la curiosité poussent les esprits vers elle. L'idée de la liberté secoue l'Europe entière; les idées jaillies de la Révolution française ont soulevé contre la tyrannie les peuples terrifiés par la Sainte-Alliance. Dans la lutte des Hongrois pour la liberté, les peuples d'Europe voient une tentative pleine d'espérances, chaque partisan de l'indépendance s'enthousiasme pour les Hongrois et lutte en pensée avec eux contre l'absolutisme de Vienne et de Moscou. Partout on ressent la solidarité des opprimés et cette solidarité attire l'attention de l'Europe vers les événements hongrois de 1848. Deux noms furent retenus par la sympathie européenne, KOSSUTH et PETÖFI. C'est à eux qu'on incorpora l'idée de la liberté hongroise.

Amiel passant cinq ans en Allemagne, dut souvent entendre parler de la Hongrie. Il s'intéressa à cette nation comme citoyen de son temps, mais aussi comme penseur cosmopolite. Il serait trop osé de prétendre que sa seule curiosité fut l'occasion de ses traductions du hongrois, que tout s'explique par cet unique motif. On pourrait ensuite déduire les différentes manifestations de cette sympathie comme issues d'une souche commune et assister ainsi au développement de cette curiosité. Mais comment découvrir l'unité d'une mentalité qui n'en a point? Je n'ose pas prétendre que les traductions sont une conséquence de l'intérêt d'Amiel pour les faits historiques hongrois; mais je ne voudrais pas non plus affirmer le contraire. Dans la complexité de la nature d'Amiel toutes choses trouvaient place à leur heure et l'esprit de suite n'est en lui parfois qu'un lien très ténu.

Néanmoins on trouve de bonne heure parmi les manuscrits d'Amiel des documents qui témoignent de son intérêt pour la Hongrie, qui prouvent qu'il s'est donné la peine d'étudier son histoire, sa population et même un peu sa

langue. Parmi les documents inédits il y a un cahier bleu de format in-16° qui porte le titre: 1848. *Notes et extraits*, et qui contient des comptes-rendus des lectures d'Amiel. Il commence par noter sous le titre: „Magyares“ les différents habitations des Hongrois avant leur arrivée dans la Hongrie actuelle. Puis sous le titre: „Histoire de Hongrie“ il rédige dans l'ordre chronologique les principaux faits de notre histoire jusqu'à l'année 1437. Avec la notice intitulée: „La Hongrie sous les Habsbourg et les Jagellons“, il poursuit ce travail jusqu'à 1457. Après il note quelques traits historiques sur la Saxe. Puis viennent des notes sur l'alphabet et sur des particularités grammaticales des Tchèques, sur leur dictionnaire et sur leur dialecte; sur la littérature et sur la mythologie bohémiennes, sur la mythologie morave, sur la géographie, la population et l'histoire de la Bohême. Après une page sur ZINZENDORF et POTTENDORF, il continue sous le titre: „Suite de l'histoire de Hongrie“, l'énumération des événements historiques de 1457 à 1847. Après cela il indique sa bibliographie que M. BARANYAI avait déjà signalée dans son article sur Amiel.³⁵ A-t-il lu tous ces livres? Les a-t-il du moins feuilletés comme il en avait l'habitude?

Après cette bibliographie il note sous le titre „Langue et littérature hongroise“ des faits grammaticaux et linguistiques. Il mentionne les idiomes apparentés au hongrois. Il signale quelques grammaires et plusieurs écoles. Il y a des indications des étapes de la littérature hongroise en ordre chronologique; commençant par les premiers documents, il énumère les noms de nos écrivains, de nos poètes et de nos journaux à peu près

³⁵ Csaplovics: *Gemälde von Ung.* 1829. 2 vol. — W. Richter: *Wanderung in Ung.* 1844. — Bárándy: *Zustände v. Ung.* 1847. Pressb. *Ungarische Zustände*, Leipzig 1847. — Fényes: *Statistik des Kön. Ung.* 1844. 3 vol. — Gebhardi: *Histoire de Hongrie*. 4 vol. 1778—82. — Fessler: *Histoire de Hongrie* 10 vol. 1817—25. — Mailath: *Histoire des Magyares*. 5 vol. 1828—31. — Dankowsky: *Zur Gesch. der Völker Ung. und Slav. Zunge*. Tynau 1840.

jusqu'à 1840. Il ajoute encore des données statistiques sur la population. Après avoir dit quelques mots de Prague et de Vienne, il revient sur les deux poètes hongrois: KISFALUDY Sándor et KISFALUDY Károly. Sous le titre „Moeurs des Magyares“ il donne une description détaillée de l'extérieur, des coutumes, des vêtements des Hongrois:

Type noble et fier. Cheveux noirs; teint pâle. Les plus beaux dans le Thurocs. Attachent grand prix aux moustaches, soignent la chevelure. Les filles nubiles à 13 ans, en général peu belles. Caractère vif, impétueux, irascible, brave, hospitalier, rude. Fierté nationale mépris des étrangers, surtout des allemands (swab); exceptent souvent la maison royale, qu'ils croient indigène. — Habitent les plaines. — 4 dialectes: *Paloczen* sur le Matra. *Theisser* sur le Theiss. *Széklér* en Hongrie. *Magyares* au delà du Danube. *C o s t u m e*: Bonnet sans visière, où chapeau à larges bords. Chemise courte à larges manches; pantalons étroits et longs. Le *dolman* bleu de ciel, gilet à manches, serré, beaucoup de cordons & ceint d'une écharpe. Par dessus un *Mente* même façon, doublé de fourrure; par le beau temps porté sur l'épaule gauche. — Par dessus en hiver & voyage, la *Punta (Bunda)* manteau de peau de mouton à manche, brun clair, la poil en dedans; sert à bivouaquer. Les costumes ornés de figures de cuir coloré. En cas de pluie se retourne. — Aux pieds bottes lacées (zischme) où demi-bottes (Topank). — Femmes. Robes courtes, amples et plissées. Spencers. Jaquette de drap vert ou bleu, fixée sous le corset par une ceinture longue et frangée. Corset rouge lacé et enrubané; fermé par une agrafe au cou; linge fin, sur la tête mouchoir ou bonnets avec voile & même couronne. Bottines, le dimanche de cuir coloré. Nourriture: mesquine. Pain d'avoine, pomme de terre, fruits à cosse, lentilles, lard, ail, kukurutz (Maïs), vin, bière méprisée. Cuisine grasse; bep. de *paprika* (poivre esp.). Mets national: viande épicée avec oignons, gingembre et poivre. Tabac choyé. — Habitation. Le paysan fait sa hutte de bois & de mousse; faute de bois en briques séchés au soleil dans la charpente. 1 seul étage. Toit pointu de pailles, lattes en roseaux. Courte

cheminée. Écuries touj. à distance. Intérieur propre, blanchi. Lit de plume jusqu'au plafond. Beaucoup d'ustensiles; saints sous verre. Le bétail bien tenu. Chasse et pêche occup. favorite; équitation, patourage; craignant la peine. Passion pour la musique (violon des bohémiens) et pour la danse en cost. national. Huszt. La danse nationale d'invention (danse des coqs, des oies, des pavots [toute la culture] des fruits etc.) toujours dramatique et complète. Noces. La fiancée amenée par ses compagnes au fiancé. Banquet, 4 à 6 music. sur le fourneau; collation, (eau de vie brûlée dans du miel et Kolatsch bonbon blanc) portée par les gamins qui crient pouh! (canon) chansons badines.

Après quelques pages de notes sur Huss et les Hussites, sur l'Autriche, la Thuringe et Halle, les notes se terminent brusquement et la moitié du petit carnet reste vide.

Dans les notes inédites d'un des cours donnés par Amiel sur la *Psychologie des Nationalités*, se trouvent également des remarques sur la Hongrie et les Hongrois. En 1854, faisant le compte-rendu d'un article de St. René TAILLANDIER⁵⁶ (*La poésie allemande, 1850*, Revue des Deux Mondes 15 avril 1853), il signale un nom probablement lu dans cet article, celui de Moritz HARTMANN,⁵⁷ traducteur de PETŐFI. Plus loin une feuille de 1857, donnant la division de la famille Altaïque, énumère les langues, entre autres le hongrois, — appartenant à cette famille. En 1861 il note le projet d'un cours, il parle du bouleversement de la carte de l'Europe. Parmi les nations absorbées qui se relèvent, il indique la Hongrie: en 1863 il reprend les mêmes idées presque avec les mêmes mots. Pourquoi a-t-il choisi pour sujet les Nationalités? En raison de l'actualité, de la gran-

⁵⁶ St. René Taillandier (1817—1879) écrivain français, professeur à Montpellier, membre de l'Académie Française. Il s'est efforcé de faire connaître l'esprit allemand en France. Un de ses livres traite des Hongrois: *Tchèques et Magyars*, 1865. Cf. sur lui: Béla Tóth, dans „Széphalom” 1929 p. 195.

⁵⁷ Moritz Hartmann, poète allemand (1821—1872). Il a pris part à la Révolution de 1848. Il écrivit des poésies politiques passionnées. Il a consacré une vive attention aux événements politiques hongrois. Il avait traduit des poésies de Petőfi en collaboration avec Fr. Szarvady.

deur et de la difficulté du sujet même, dit-il. Un principe est en train de changer la carte du monde et de bouleverser les États. Qu'est-ce que la question italienne, polonaise, hongroise, holsteinoise, serbe, moldave? Affaire de nationalités! Il y a des nations opprimées qui veulent leur indépendance, comme la Hongrie, ou le Schleswig. La même année il donne une bibliographie, celle des oeuvres consultées ou des oeuvres à consulter, on ne voit pas clairement. Il indique en outre l'ouvrage du baron Eötvös: *L'Influence des idées dominantes*.³⁸ Il est impossible de constater s'il l'a lu ou non. De l'année 1863, on trouve des notes sur l'Europe orientale. Dans l'énumération des peuples on lit: „Deux mosaïques compliquées de petites nationalités: mos. hongroise et mos. turque“. Sur cette mosaïque hongroise quelques notes bien brèves comme: „Madgyars. Slaves. Allemands. Roumains. Madgyars arrivés au 10^e siècle, parents des Finnois. Génie chevaleresque, aristocratique, juridique. Entrés dans le concert européen, pour avoir servi de boulevard contre les Musulmans. — Poésie passionnée, fière, héroïque (Pétoefi), littérature originale. Costumes, danses, qualités nationales. Sympathies actuelles pour les Turks, antip. pour les Slaves. Dans leur mailles: Madgyars font les 50% de la population, Slaves les 32%, Allemands les 14%, et les Roumains les 11%.“

Les notes de la même année marquent les tentatives de l'Autriche pour l'annexion de la Hongrie. „Résistance légale et énergique de la Hongrie. Le droit historique des Traités brise l'Empire autrichien en 2 morceaux; il y a maintenant une dualité Austro-Hongroise, une sorte de confédération sous une dynastie parlementaire. Mais deux nationalités en cas privilégié (Allem. et Hongrois)“. Il note en tous leurs détails les habiletés du parti modéré hongrois: la réponse à la Constitution impé-

³⁸ Le titre exact de l'ouvrage: *Der Einfluss der herrschenden Ideen des 19. Jh. auf den Staat* (1851-54). Amiel indique lui-même ce titre en allemand.

riale donnée par M. DEÁK à la diète de Pesth, le 8 mai 1861. Et plus loin il remarque que: le pays hongrois se divise en 5 états, en 3 groupes:

- a) au centre: Hongrie propre, mer et archipel;
- b) au sud-est: Transylvanie, idem;
- c) au sud-ouest: (Triade) Fiume, Croatie, Slavonie.

Il semble que de l'année 1858 date une note sur la littérature hongroise, mais qui ne consiste que dans l'indication de quelques noms: „Littérature hongroise: Poètes contemporains: Levai, Czuczor, Lisznyai, B^{ron} Eötvös, Petőfi, Michel Tompa, Baronne Maïteny, Garaï“.

Et de l'année 1874, quelques mots sur les Hongrois. „Les Hongrois s'appellent Magyars (peuplade touranienne qui au 8^{me} siècle habitait près de la mer d'Azof, apparaissent sur la Theiss en 894, bataille de Rakos, puis immigrèrent vers l'an 900, au nombre de 1 million). On les prit pour les Huns. Ainsi les peuplades teutonniennes les appelaient *Hunni*, *Hungri*, les Slovaques *Vengri*, les Bohèmes *Uhri*; les Turcs seuls nomment correctement la Hongrie *Madyaristan*“.

Dans la bibliographie il indique le livre de SAYOUS: *Les Magyars*.³⁹

Toutes ces notes sont un peu embrouillées et mélangées avec beaucoup d'autres. Plusieurs choses se répètent: comme l'attention d'Amiel se fatiguait vite, il ne s'apercevait pas de ses redites et d'ailleurs il s'est écoulé des années entre les différentes annotations. Et ce ne sont que des ébauches informes pour ses cours.

Nous n'avons signalé que les principaux passages et les plus longs, mais le vaste volume de ces notes renferme en maints endroits des remarques sur la Hongrie.

A-t-il lu les livres indiqués? Sans doute. Car c'est de plus

³⁹ Edouard Sayous: *Histoire générale des Hongrois*. Paris 1876.

en plus nettement que se détache devant ses yeux l'image de la Hongrie avec sa tradition historique et avec sa signification européenne, les siècles où elle servait d'avant-poste contre les invasions turques. Il voit sa population fière et chevaleresque, il admire ses passions véhémentes et lorsqu'il trouve une traduction en prose des poèmes hongrois, il s'en régale et parfois les retraduit en vers.

D'ailleurs Amiel a pu lire souvent des articles sur la Hongrie, dont la plupart citaient aussi des traductions de poésies hongroises. On sait que la Hongrie était alors le sujet de nombreux ouvrages. C'est ainsi que St. René TAILLANDIER publiait deux articles sur la Hongrie.⁴⁰ Il parle avec une vive sympathie de la Hongrie et de sa littérature. Le génie poétique de PETÖFI le séduit par ses couleurs fraîches et sa gaité vaillante. TAILLANDIER ne connaissait que les traductions allemandes de PETÖFI, celles de SZARVADY⁴¹ et HARTMANN et celle de KERTBENY.⁴² A ce propos il étudie à fond l'histoire littéraire de la Hongrie et en donne un compte-rendu très détaillé (Rev. d. Deux-Mondes, 15 avr. 1860). Il s'occupe spécialement de PETÖFI dont il raconte toute la vie et analyse l'oeuvre. Il donne même la traduction en prose française de plusieurs poésies de PETÖFI, ce chantre de l'amour, de la patrie et de la liberté, un des maîtres de l'inspiration au 19^e siècle. Charles Louis CHASSIN,⁴³ disciple de MICHELET et de QUINET, éc-

⁴⁰ *Revue litt. de l'Allemagne. La critique. Les romans et les poésies. La litt. Magyare.* Revue des Deux Mondes, 15 févr. 1851. — *La poésie hongroise au XIX^e s. Sándor Petöefi.* Revue des Deux Mondes, 1860.

⁴¹ Frédéric Szarvady (1822—82.) agitateur révolutionnaire et journaliste. Il fut agent diplomatique du gouvernement hongrois pendant la Révolution. Il écrivit aussi dans les journaux français. Plus tard il vécut à Paris.

⁴² Charles-Marie Kertbeny, son nom de famille est : Benkert (1824—1882). Traducteur et bibliographe hongrois. Il parcourut l'étranger pour faire connaître la littérature hongroise.

⁴³ Charles-Louis Chassin, né en 1831 à Nantes. Publiciste français. Il écrivit dans les journaux libéraux et républicains. Il s'est beaucoup occupé des Hongrois. On a de lui : *Histoire politique de la Révolution de Hongrie 1847—49.* Avec M. D. Irányi : *Une traduction du poète révolutionnaire hongrois Alexandre Petöfi.* (1860.) Puis : *Ladislav Teleki* (1861).

rivit une biographie détaillée de PETŐFI.⁴⁴ Il avait donné en 1856 *Jean de Hunyad, récit du XV^e siècle*, précédé de *La Hongrie, son génie et sa mission*,⁴⁵ et en collaboration avec IRÁNYI il publia : *L'histoire politique de la Révolution de Hongrie*, en 2 volumes. Un jeune écrivain, Jacques RICHARD, adapta plusieurs poèmes de PETŐFI et en 1861 il écrivit sous l'influence de CHASSIN : *Petőfi Sandor et la Révolution hongroise*.⁴⁶

Auguste Dozon, ancien consul de France à Salonique, étudia la langue et la littérature hongroise. Il écrivit sur PETŐFI dans la *Revue germanique* une étude illustrée de plusieurs poésies de son héros. Tous ces écrivains avaient été devancés par J. BOLDÉNYI, émigré hongrois, qui le premier, avait composé avec le concours de plusieurs écrivains français, en 1851, un volume sur l'histoire et la littérature hongroises : *La Hongrie ancienne et moderne*. Mais, il n'avait pas su mettre en lumière la grande originalité de PETŐFI, qui avait frayé au lyrisme hongrois une voie nouvelle sans rien de commun avec ses prédécesseurs. KERTBENYI avait parcouru la France et l'Allemagne afin d'éveiller la curiosité pour la littérature hongroise. On lui a fait beaucoup de reproches, mérités en partie, — notamment à cause des nombreuses inexactitudes de ses traductions. Néanmoins il a atteint son but et notamment c'est à lui que TAILLANDIER doit la plupart de ses connaissances sur la Hongrie. Ensuite Thalès BERNARD s'occupe sérieusement de l'histoire et de la poésie hongroises. Il écrit un roman sur la Hongrie du XV^e siècle : *La Couronne de St. Etienne ou les colliers rouges* (1854). Les *Mélodies pastorales* contiennent des poésies hongroises. Dans la *Revue*

⁴⁴ Ch. L. Chassin : *Le poète de la Révolution, Alexandre Petőfi*. Bruxelles et Paris, 1860, 360 pages.

⁴⁵ Ch. L. Chassin : *La Hongrie, son génie, sa mission*, étude historique suivie de *Jean Hunyad, récit du 15^e siècle*. Paris. Garnier frères. 1855. 1 vol. in-8°.

⁴⁶ Article écrit en 1861 à propos de la biographie de Petőfi par Chassin ; réimprimé dans les *Poésies*, éditées par Auguste Dietrich, Paris, 1885.

de Province il adapte quelques poèmes de PETŐFI, qui attirèrent en effet l'attention sur ce poète.

Dans l'*Athenaeum français*, en 1855, le même écrivain rend compte de deux ouvrages de KERTBENY dans son article sur la littérature hongroise. Enfin il dédia ses *Poésies nouvelles* (1857) „à la mémoire du poète hongrois Alexandre Petőfi, tué en combattant les Russes le 31 juillet 1849“. C'est dans la *Revue contemporaine et Athenaeum français* en 1856 que parut le premier article de Hyppolite DESBORDES-VALMORE sur Petőfi. Il parut sous le titre: *Les poésies de Petőfi Sándor*. Les chefs d'oeuvres de ce poète l'enthousiasment, on le sent dans sa traduction. En 1860 il donne une étude beaucoup plus approfondie de PETŐFI dans la *Revue européenne* sous le titre: *Les poésies de Petőfi*. Il s'initia même à la langue hongroise pour mieux goûter l'original et donna en 1871 un livre de 200 poésies de PETŐFI traduites en prose française. Ce travail fut écrit en collaboration avec un Hongrois: Charles UJFALVY.⁴⁷ Le titre était: *Poésies magyares. Petőfi Sándor*.⁴⁸

VI.

C'est justement ce livre-même de DESBORDES-VALMORE dont se servit Amiel dans ses traductions de PETŐFI. C'est lui-même qui indique sa source dans une lettre au professeur MELTZL.⁴⁹ Hugo MELTZL était le professeur d'allemand à l'Université de Kolozsvár en Hongrie. C'est lui qui fut aussi l'inspirateur d'Amiel pour les traductions du hongrois. L'année qui suivit la publication des *Étrangères*,

⁴⁷ Charles Ujfalvy (1842—1904) linguiste et voyageur. Vécut à l'étranger. Il publia ses études ethnographiques et linguistiques en français et en allemand. Il traduisit Petőfi en français.

⁴⁸ *Poésies Magyares. Petőfi Sándor*. Traduction par H. Desbordes-Valmore et Ch. E. Ujfalvy de Mező-Kövesd. Paris. 1871. A. Lacroix, Verboeckhoven & Co. Éditeurs. in-8°. 282 p.

⁴⁹ Lettre inédite d'Amiel à H. Meltzl. 22 Avril 1880. Voir p. 43. — La lettre se trouve au Musée National Hongrois à Budapest.

Amiel fait par correspondance la connaissance de ce professeur. Ce fut CASSONE,⁵⁰ poète italien, également traducteur de PETŐFI qui présenta Amiel à MELTZL afin de fournir à ce dernier un traducteur pour la *Revue polyglotte*, qu'il venait de fonder. Comment eut lieu cette présentation, c'est ce que nous ignorons. Nous supposons que ce fut par lettre. D'ailleurs une lettre d'Amiel à MELTZL, la première parmi celles qui sont entre nos mains, y fait allusion.⁵¹

[Papier à en-tête: Institut National Genevois. Section de littérature. Armoiries de Genève.]

Genève, le 25 Novembre 1877.
13 Rue Verdaine.

Monsieur le docteur Hugo v. Meltzl
à Kolozsvárt.

Honoré rédacteur,

Un voyage, un déménagement et la déroute épistolaire qui en sont la suite, sont la cause de mon retard avec vous, retard que je vous prie d'excuser.

J'ai bien reçu de vous:

1^o. deux N^{os} de votre revue. (30 Juin et 15 Octobre 1877.)

2^o. une lettre en date du 28 Octobre dernier.

Permettez-moi avant tout de vous remercier soit de l'envoi, soit de votre aimable prévenance. Je suis reconnaissant à M. Giuseppe Cassone de l'idée qu'il a eue de me présenter à vous. Pour vous témoigner de mon intérêt, j'avais immédiatement traduit la petite poésie de Pétoefi, dont parle votre page 250. Je l'ai perdue depuis, mais je vais la refaire.

Votre entreprise⁵² me paraît aventureuse, mais des plus intéressantes; elle est un essai de remédier à la

⁵⁰ Giuseppe Cassone (1843—1910) poète italien. Pour pouvoir traduire Petőfi, il apprit le hongrois.

⁵¹ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

⁵² Cette „entreprise“ était la fondation d'une revue polyglotte par Hugo Meltzl, le professeur d'allemand à l'Université de Kolozsvár en Hongrie. La revue parut sous le titre: *Acta Comparationis Litterarum Universarum*; et ce même titre répété en onze langues.

dispersion des peuples et du divorce datant de la Tour de Babel.

Je suis honoré d'être admis dans les rangs des Kunst-übersetzer, car c'est un art fort délicat. Chose curieuse: mon volume des *Étrangères* qui a été partout fort bien accueilli n'a rencontré à Paris que froideur systématique, de la part, non pas des juges compétents, mais des critiques officiels. L'idée vraie de la traduction poétique ne pénétrera dans cette capitale que le plus tard possible. Ce qui est reconnu, réalisé et même banal ailleurs paraît audacieux, excentrique, baroque, impossible à ces amis de la routine, qui ne rougissent pas d'être en retard sur tout le monde dans des questions élémentaires.

L'article si bien pensé (p. 307) sur le *Principe de Polyglottisme* me fait désirer l'article précédent, où vous avez dû traiter de l'*Art de la Traduction*. Si vous pouvez me l'adresser, vous me ferez plaisir. J'accepte, comme vous voyez, votre offre.

J'ai été malade et je suis très occupé. Outre la chaire de philosophie à notre Université, j'ai la présidence de la Section littéraire de l'Institut genevois, et beaucoup de commissions accessoires (pour concours par exemple), qui me laissent peu de loisir. D'ailleurs plusieurs travaux promis me réclament. — Je laisse donc de côté votre jolie question (p. 315) sur les chants de guerre patriotiques. (J'en ai fait moi-même.) A mon avis le patriotisme sain est celui qui chante les délivrances de la patrie & les sacrifices héroïques pour l'indépendance de la nation; le patriotisme malsain est celui qui chatouille l'amour de la guerre et célèbre les agressions ou les conquêtes.

... Je retrouve au fond d'un tiroir la piécette de Pétœfi, et je vous envoie ce brouillon tel quel. Au vers 7^{ème} je vous laisse le choix de la variante ne sachant pas bien la nuance qui convient ici: était-ce une amourette quelconque ou une passion sérieuse? y a-t-il respect ou galanterie? la belle est-elle une paysanne ou une citadine? Vous déciderez. — Est-ce à peu près ce qu'il vous faut?

Agréez, Monsieur, et honoré rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

H. Fréd. Amiel.

MELTZL veut en effet donner en traduction polyglotte une poésie de PETŐFI, intitulée: *La feuille tremble* et c'est à ce poème qu'Amiel fait allusion dans la lettre que nous venons de citer. La traduction française d'Amiel a paru dans la Revue de MELTZL, numéro du 15 déc. 1877. MELTZL ajoute quelques lignes pour expliquer que le professeur Amiel est le président de la Section de Littérature de l'Institut national genevois. Il fait mention du livre *Les Étrangères*, où Amiel a introduit des innovations en matière de traduction; il fait même allusion à la lettre où Amiel se plaint des offensives de la critique officielle de Paris.

Dans son recueil *La Part du Rêve*⁵³ Amiel a déjà publié la devise de Petőfi, sous le titre *Choix douloureux*. Pour ces vers, on n'a pas encore réussi à découvrir le texte dont il s'est inspiré. Comment se serait-il servi du livre de MELTZL⁵⁴ — comme on l'a supposé, puisque le volume a paru huit ans plus tard que *La Part du Rêve*.⁵⁵ Il est plutôt probable qu'il s'est servi d'un des livres de KERTBENY qui circulait en ce moment à l'étranger, ou bien de celui de SZARVADY et HARTMANN.⁵⁶ Pour les vingt-deux autres poésies de PETŐFI, Amiel a utilisé le livre de DESBORDES-VALMORE. Il puise dans ce livre sans faire choix d'une méthode. En général, on voit, si l'on peut parler d'un choix, qu'il se porte vers les poésies de sentiment, celles qui sont pleines d'idéalisme ou de violence. Il s'arrête aux images conventionnelles, aux tableaux mélancoliques. Il se reconnaît parfois dans les vers du poète et il aspire, lui si im-

⁵³ H. F. Amiel: *La Part du Rêve*. Nouvelles poésies suivies de quelques traductions en vers d'après Goethe, Schiller, Hammer, Milnes, Longfellow, etc. Genève, 1863, Joël Cherbuliez libraire, in-8°, 144 p.

⁵⁴ Hugo von Meltzl: *Petőfi*. Auswahl aus seiner Lyrik. Leipzig, in-16, XIV. 155 p.

⁵⁵ Zoltán Baranyai: *H. F. Amiel, traducteur de Petőfi*. Revue des Etudes Hongroises. Janv.—Juin 1927.

⁵⁶ Karl Maria Kertbeny; *Gedichte von Alex. Petőfi*. Fiankf. a. M. 1849. Litt. Anstalt. 8° 466 p.; *Gedichte v. Al. Petőfi*. Leipzig, 1858. F. A. Brockhaus 8° 592 p.; *Al. Petőfi's Dichtungen* Berlin, 1860. A. Hoffmann & C. 12°. 133 p.; Fr. Szarvady u. Hartmann: *Petőfi's Gedichte, aus dem Ungarischen* (1858—60).

puissant dans l'action, à se voir dans certaines poésies pleines de mouvement.

Deux de ces poésies ont paru dans *Les Étrangères*, cinq dans *La Feuille Centrale de la Société de Zofingue*, les autres ont été retrouvées parmi les manuscrits de MELTZL. D'ailleurs, dans *Les Étrangères*, on lit une troisième traduction, du hongrois également, du grand poète épique Jean ARANY. Chose curieuse, Amiel s'est borné à cette unique utilisation d'un auteur si riche. Le titre en est: *La Reine Elise*. Je crois en avoir trouvé la source dans le livre de KERTBENY (1861) contenant 18 pièces d'ARANY en allemand.⁵⁷ Le livre édité à Genève commence par la poésie intitulée: *Die Mutter des Königs Mathias Korvin* et la version d'Amiel reflète jusque dans les inexactitudes les expressions et tournures de KERTBENY, mais de plus, elle s'efforce à rendre le mètre original.

Berthe VADIER nous apprend qu'en 1879 Amiel se remit aux traductions poétiques négligées depuis *Les Étrangères*. Cette fois il s'attache en particulier à rendre PETŐFI dont le caractère héroïque et sensible l'impressionnait vivement. Si B. Vadier s'exprime ainsi, il est très probable qu'elle se fait l'écho des paroles d'Amiel sur ce poète qui l'attirait. C'est à cette sympathie et à cette curiosité que nous devons ces quelques lignes du *Journal intime* que nous reproduisons ici parce qu'elles sont très caractéristiques: 27 Février 1880. „Traduit douze à quatorze petites poésies de Petőfi. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche! quelles images grandioses et sauvages! On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe“.

Ces douze à quatorze poésies s'accroissent jusqu'à 20 au

⁵⁷ Karl Maria Kertbeny: *Gedichte von Johann Arany. Versuch einer Musterübersetzung*. Genf, 1861. I. W. Fick. 12^e.

mois de mars, lorsqu'Amiel les envoie à CASSONE avec prière de les expédier à MELTZL s'il les trouve suffisamment exactes. CASSONE signale certaines incorrections admises par Hyppolite DESBORDES-VALMORE, et Amiel se met à corriger ses vers. C'est le mois suivant qu'Amiel annonce à MELTZL qu'il a utilisé pour son travail la traduction de DESBORDES-VALMORE aidé d'un Hongrois: UJFALVY.

(Papier à lettre: une feuille.)⁵⁸

Genève, le 3 Mars 1880.

(à lettre vue).

Cher et honoré collègue,

Je vous retourne immédiatement l'*Hymne* du Stoïcien, corrigée avec grand soin, et que je vous recommande beaucoup, car les fautes typographiques sont encore innombrables.

Je vous remercie du bon accueil fait à ce petit essai dans les ACLU.⁵⁹ L'*introduction* a dû être refaite. Les quelques phrases empruntées à ma lettre ne pouvaient aller; elles n'étaient écrites que pour vous et manquaient de clarté. — Je vous adresse une petite page *que je puis seule signer*. Annulez l'autre je vous prie.⁶⁰

Je n'ai pas encore reçu la pièce de Pétœfi dont vous me parlez; mais par une coïncidence curieuse, j'ai, hier-même, expédié à G. Cassone la traduction en vers de *Vingt* poésies du héros hongrois, avec autorisation de vous les envoyer s'il les trouve suffisamment exactes.

Quant au nom français à choisir pour le IV^e volume (en dédicace), vous pourriez prendre

J. J. Ampère (Jean Jaques)

professeur au Collège de France qui a tout fait pour l'esprit international, car il a toujours voyagé et a cultivé une foule de littératures; c'est

⁵⁸ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest. C'est une réponse à la lettre de Meltzl, voir p. 79.

⁵⁹ Abréviation du titre de la Revue de Meltzl: Acta Comparationis Litterarum Universarum.

⁶⁰ Il s'agit d'un passage de Cléanthe, philosophe stoïcien du III^e siècle avant J.-Chr.; traduit en vers de 16 syllabes par Amiel et dont celui-ci parle dans sa lettre du 23 Févr. 1880 et que Meltzl va publier dans sa Revue.

le Français le plus ouvert de la dernière génération.

Hier aussi je lisais une Nouvelle de Maxime du Camp (le dernier élu de l'Académie française), intitulée *L'Homme au Bracelet d'Or*, dont la scène se passe en Hongrie, et qui se dénoue dans la bataille même où a disparu Pétœfi.

Vous voyez qu'Arpad et ses descendants m'ont préoccupé tous ces jours, même avant l'arrivée de votre lettre à tranche d'or.

Compliments sympathiques
de votre

H. Fréd. Amiel.

Ces petits volumes projetés sont coquets et alléchants. Prosint!

Voici comment Amiel annonce à MELTZL l'envoi des traductions de Pétœfi:⁶¹

(Papier à lettre: une feuille.)

Genève, le 22 Avril 1880.

Monsieur & cher Collègue,

Une traduction de traduction a deux fois moins de chance d'être *fidèle*. C'est pourquoi j'avais envoyé à Monsieur G. Cassone les 20 petites poésies de Pétœfi, dont je vous ai parlé. Je me défiais du résultat, quoiqu'elles rendissent avec assez de bonheur le texte en *prose française* que j'avais sous les yeux. Mr. Cassone m'a signalé avec beaucoup d'obligeance un certain nombre d'erreurs commises par le traducteur parisien. J'ai retouché les passages indiqués, mais le vers y a parfois perdu en vigueur et en sonorité. Malgré tout, les morceaux font encore à notre oreille l'impression d'une manière de sentir [?] neuve et d'une imagination originale. Je vous les envoie donc pour vous être agréable. N'ayant pas le hongrois sous les yeux, je n'ai pu tenir compte des *nombre*s des vers, mais j'ai probablement été plus court que plus long. — Quant à la pièce du *Scarabée*, j'ai visé à en conserver surtout le

⁶¹ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

sentiment et l'effet, ce qui m'a obligé à m'éloigner de la littéralité. La traduction est devenue plus libre et vous paraîtra peut-être une simple *imitation*. Mais peu importe le genre, si la pièce ainsi faite est plus poétique pour le lecteur *français*. Le traducteur n'est pas un phonographe, il est un transpositeur intelligent. Un peintre de portrait ne photographie point.

Si ce petit essai vous plaît, je serai payé de ma peine.

Avez-vous eu la bonté d'indiquer l'*errata*⁶² ou plutôt les errata de mon dernier article? ils sont *nécessaires*, surtout celui de *maximum* (au lieu de *minimum* qu'il fallait) . . . L'Invocation est sortie indemne de vos presses, mais l'introduction a souffert et cela peut nuire à la chose.

Encore un mot: la traduction qui m'a servi est celle de Desbordes-Valmore, aidé d'un Hongrois, Ujfalvi si j'ai bonne mémoire. Il m'était donc permis de la croire exacte.

Agréez cher Collègue l'assurance de mon dévouement empressé.

H. F. Amiel.

Si par hasard vous imprimez quelque-une de mes petites traductions je réclame instamment l'*épreuve typographique*. L'expérience faite prouve la nécessité de cette précaution.

Amiel envoie les traductions à MELTZL vers la fin d'avril et le 10 juillet il n'a pas encore de réponse. Il craint d'avoir échoué. Il écrit deux cartes postales à MELTZL:

(Carte postale).⁶³

Genève, le 18 Mai 1880.

Très honoré collègue, Y aurait-il eu quelque accident postal? Je vous avais envoyé une grosse lettre avec la traduction en vers de 20 poésies de Pétoefi; or j'ignore la destination de cette lettre. — D'autre part vous m'aviez annoncé l'envoi d'une pièce de Pétoefi, qui ne m'est point parvenue. — En outre, si j'ai bien reçu (à cinq

⁶² Allusion au passage de Cléanthe.

⁶³ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

exempl) le No. 65 du vol VII, je n'ai point reçu le No. 66 qui devait contenir l'errata nécessaire de la pièce de Cléanthe. C'est le N suivant du 15 Mars qui m'a été seul expédié. Et depuis deux mois pleins aucun N^o n'a suivi. — Ces lacunes m'inquiètent et il me semble convenable de vous en donner avis; peut-être voudrez-vous bien boucher les trous & renouer la chaîne. J'espère que vous êtes bien portant. — Les mois de Mai et de Juin sont pour nous un peu chargés. En est-il de même en Transylvanie?

H. Fréd. Am.

Vale et me ama.

Et deux mois plus tard il exprime de nouveau son inquiétude:⁶⁴

(Carte postale.)

Genève, le 10 Juillet 1880.

Cher Collègue, J'ai reçu et lu les deux opuscules (sur Camoëns et Sanders), qui accompagnaient les quelq. N^{os} en retard des *ACLU*.⁶⁵ Me voilà remis au courant et je m'empresse de vous remercier. Seulement j'ignore si mon envoi d'avril (les 20 petites poésies traduites) vous est parvenu et vous a agréé. Votre silence prolongé me fait craindre d'avoir manqué le but. De même les 3 ou 4 erreurs notables qui se sont glissées dans ma petite introduction à Cléanthe n'ont point été rectifiées dans les *Corrigenda* et c'est dommage. — Mais laissons cela. — A propos du *Sprachschatz nach Begriffen* de Sanders, que je n'ai pas eu entre les mains, connaissez-vous deux travaux antérieurs et sur le même plan, l'un concernant la langue anglaise (Thésaurus de Roget), l'autre la langue française (Dict. idéolog. de Robertson)? — Mes félicitations pour votre puissante activité! Je suppose que vous allez à la montagne prendre quelque loisir. Heureuse chance! Votre bien dévoué

H. F. Am.

⁶⁴ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

⁶⁵ Abréviation du titre de la Revue de Meltzl: Acta Comparationis Litterarum Universarum.

Enfin le 21 Juillet Amiel reçoit une réponse de MELTZL — cette réponse ne nous est point connue — et l'en remercie. C'est une des cartes d'Amiel qui nous apprend aussi l'intention de MELTZL de faire des vingt poésies un tirage à part de cent exemplaires. Amiel en est très touché, car cela lui permet de croire que les traductions sont bonnes:

(Carte postale.)⁶⁶

Genève, le 21 Juillet 1880.
Rue Verdaine 13.

Honoré collègue, J'ai bien reçu vos deux cartes (du 4 et du 15 cour^t) et 4 ex. du No. 62, vol. VIII. Je vous remercie du tout. — Acceptez mes félicitations pour être sorti de votre bronchite. Je n'en puis dire autant de la mienne. Elle me tient avec une opiniâtreté invincible. — Je suis très aise que mes 20 petites traductions vous satisfassent. J'en ai encore amélioré quelques unes. Je vous prie donc, si vous en servez à vos lecteurs, de bien vouloir m'envoyer *les épreuves*; cela est nécessaire. Vous voulez bien m'annoncer un petit projet littéraire à ce propos. Parlez, ô le plus projetant et entreprenant des professeurs! Je crois que la maladie, si elle diminue chez vous la force d'exécution augmente la fécondité des désirs. — Je suppose que Laban vous a envoyé sa Schopenhauer-litteratur (124 pag.) où vous êtes mentionné bien de fois. — On va m'envoyer aussi dans les montagnes. Bons souhaits de votre

H. F. A.

Le mois suivant Amiel répond à MELTZL, dont la lettre ne nous est point connue.

(Carte postale.)⁶⁷

Genève, le 7 Août 1880.

Cher et honoré collègue, l'initiative est une qualité précieuse; ne vous plaignez donc pas de votre fertilité d'invention. Pour moi je vous en félicite.

Je vous remercie en même temps de l'honneur que vous voulez bien faire à mes petites traductions de

⁶⁶ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

⁶⁷ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

Pétoefi, en les imprimant à part à 100 ex. Cela me prouve qu'elles sont passables, quoique faites par approximation. Vous pourriez joindre aux XX nouvelles, les 2 qui sont dans les *Étrangères* et celle qui est dans les *ACLU*. — J'accepte vos offres, si les épreuves me sont soumises, ainsi que l'Introduction. — Rassurez-vous pourtant; St. René Taillandier, Chassin et Desbordes-Valmore ont fait connaître le poète Hongrois aux lettrés français. — L'introduction ne doit pas être cassante ni polémique, ce me semble. La renommée de P. crescit eundo.

Je vous souhaite la guérison et beaucoup de plaisir.

H. F. A.

Plusieurs mois, Amiel n'a point de nouvelles de MELTZL il ne sait rien du sort de ses traductions; il envoie quelques lignes:⁶⁸

(Carte postale.)

Genève, le 7 Déc. 1880.

Cher & honoré collègue,

Depuis le 30 Juin je n'ai plus de nouvelles de vous. Les *ACLU* ont cessé de m'arriver. Les Pétoefiana en sont demeurés au projet de traduction dont vous m'avez parlé. Ces dernières vacances auraient-elles bouleversé vos intentions et votre vie? Seriez-vous parti pour Samarkande, sur les traces de Vambéry? la bronchite est-elle revenue gêner votre activité? Je me perds en conjectures. Peut-être, si cette carte vous atteint, voudrez-vous bien me tirer d'incertitude et m'éclairer sur ces perturbations inquiétantes. — Je suis passablement & vous envoie mes salutations & mes bons souhaits.

H. Fréd. Am.

Le 10 Janvier 1881 MELTZL répond à Amiel.⁶⁹ La réponse d'Amiel nous est connue depuis l'article de M. BARANYAI. Les deux traductions de Petöfi: *Mon berceau* et *Le remords*, dont il parle, ont paru dans le N° du 15 déc. 1880, de la Revue de MELTZL.

⁶⁸ Lettre inédite se trouvant au Musée National Hongrois à Budapest.

⁶⁹ Voir l'Appendice. No 22.

VII.

La frénésie d'une chevauchée de Mazeppa, la puissance de la passion ne sont que des éléments de rêve, mais lorsqu'il se met à écrire, Amiel n'est pas capable de les rendre dans ses vers. La couleur locale de PETŐFI lui fait peut-être vivre vaguement les images hongroises, mais en réalité il recule devant les expressions vigoureuses; toute la saveur et tout le cachet des vers petőfiens disparaissent sous sa main. Il copie alors le livre de DESBORDES-VALMORE, sa source préférée. A vrai dire, l'interprétation de DESBORDES-VALMORE est très fidèle. Il n'y a que très peu d'endroits où le sens du texte subisse une légère modification. Mais le naturel, le génial se perd tout à fait dans le mouvement traînard de cette prose qui n'a d'autre mérite que de photographier mot-à-mot les vocables de PETŐFI. Amiel, guidé par lui, commet les mêmes fautes, mais parfois on croit deviner la main de CASSONE, c'est alors qu'Amiel se rapproche de l'original. Chose étrange: dans une poésie ou transparaissent les corrections de CASSONE, demeurent encore des fautes choquantes dans les strophes voisines. Les traductions d'Amiel, hélas! sont loin de la perfection. Il disait bien lui-même que: „la traduction de traduction a deux fois moins de chance d'être fidèle“.⁷⁰ Et surtout quand il s'agit en quelque façon de recréer des poésies dépouillés de leur arôme. Bien que les traductions de DESBORDES-VALMORE rendent avec précision le texte, on n'y retrouve plus ni l'élan, ni l'expression vibrante des vers de PETŐFI. Il faut être poète de race pour accomplir la tâche qu'Amiel se propose. Amiel était content de son travail en tant que reproduction du texte en prose. CASSONE indique certaines erreurs qu'Amiel retouche avant de remettre son travail à MELTZL, mais il n'intro-

⁷⁰ Lettre inédite d'Amiel : 22 Avril 1880, citée plus haut.

duit ces corrections qu'à regret: à son avis, les vers y perdent.⁷¹

En réalité, nous ne savons rien de ce que MELTZL a pensé de ces faibles traductions. Le savant hongrois était un grand admirateur, un grand panégyriste de PETŐFI, il acceptait et publiait même tout ce qui concernait ce poète, le plus hongrois des poètes. Il était probablement content de recevoir une oeuvre aussi étendue que celle d'Amiel, et d'obtenir d'un coup vingt traductions françaises, quelles qu'elles fussent. Le projet de MELTZL d'imprimer les traductions à part ne s'est pas réalisé. Sur les 20 poésies, MELTZL n'en publia que huit dans sa Revue, et cette Revue cessa de paraître environ dix ans après sa fondation.⁷²

Dans ces nouvelles traductions de PETŐFI, on ne voit, comme dans toutes les autres d'Amiel, que le souci d'être fidèle au texte et rien de plus. C'est toujours une besogne technique plus que littéraire. Il veut conserver le mot autant que possible, mais paraît se désintéresser du vers. Neuf fois sur dix, il se renferme en cette fidélité servile. Et ce qu'il faut encore reconnaître, si l'on veut rester impartial, c'est que la technique même n'est pas de premier ordre.

Amiel use souvent des tournures vieillies et des inver-

⁷¹ Lettre inédite d'Amiel : 22. Avril 1880, citée plus haut.

⁷² Dans le No du 30 Juin 1880 des Acta Comparationis parut „La Perle“ et „Etoiles et Pleurs“ avec les notes suivantes : „Amiel, mint francia Petőfi-fordító. — Amiel egyet. tanár, (kinek Cassone tavaly az Örült olasz fordítását ajánlotta) újból megszólalt. Lesz alkalmunk francia fordításaiból a legközelebbi számokban egy egész collectiót közzölni. Ez a fordító annyival nagyobb köszönetet érdemel, mivel nem bírja a magyar nyelvet s csak nagy fáradsággal tudott Petőfi szellemébe hatni, másrészt pedig úgy szólván legelső francia fordító, ki nemcsak prózában fordítja Petőfit. (Elődei csak alkalmilag foglalkoztak felületesen Petőfivel.) Amiel elegáns francia verselését még ellenfelei is (mint p. Theuriot a Revue des deux mondes 1877. évf.-ban) kénytelenek voltak ugyan-csak elismerni.“ Dans le No du 15 & 31 oct. 1882 parut „La fin du Globe“ et dans le No du 15 & 30 Nov. 1884 „Le Printemps“ avec les notes suivantes : „Aus einer grösseren Collection, deren Ms. noch bei Lebzeiten des Verf.'s zu uns gekommen ist. (S. 882.) Das Original ist ein in technischer Bez. virtuoses Bravourstück, das der 22. jährige Petőfi gelegentlich eines Sängervettstreits 1845 schrieb! Die Anfangszeilen erinnern an Konrad von Würzburg's Technik: Mi kék — Az ég — Mi zöld — A föld, d. h. wie blau — der Himmel — wie grün — das Feld.“

sions archaïques et l'intention est trop apparente. Il y a des endroits où ce langage n'est pas hors de propos, mais plus souvent il est abusivement employé. Ainsi dans la poésie intitulée *Autrefois*: „Du terrible Lehel défiant la trompette“; dans la chanson populaire *Saperment*: „Au lac Balaton je ressemble“; dans *Mon berceau*: „Tout glorieux je chevauche“; dans *Mon premier né*: „Astrologue je deviens“.

Amiel montre une prédilection pour les monosyllabes, ce qui n'améliore pas l'harmonie. Les poètes français n'accueillent pas volontiers les monosyllabes. Bien entendu, il ne s'agit ici que des monosyllabes accentués désignant des qualités ou des substances. Ces petits mots n'ont pas assez de force en eux-mêmes, c'est pourquoi on veut les accoler à d'autres. Mais du moment qu'on les attache à la partie lexicale du mot (au signifiant) il en résulte une cacophonie. Et si l'on veut les appliquer aux idées (au signifié), il se produit un jeu de mots. Le français n'aime pas accumuler les monosyllabes et s'il faut les employer, il les groupe d'après le sens. Dans maintes poésies d'Amiel on observe un tiraillement entre l'instinct de la langue qui tend à unir les monosyllabes à un autre mot et la volonté du poète qui veut les analyser. C'est ainsi que dans plusieurs des traductions de PETÖFI, il y a des constructions incompréhensibles pour un Français, et des harmonies insupportables à l'oreille. Par exemple *Les amis*:

J'eus des amis; c'étaient des bonnes gens, Pourquoi
Ne sont-ils pas défunts? De mes pleurs arrosée
Aurait sous le soleil fleuri leur tombe et moi
J'aurais béni ces pleurs naissant de la rosée.
Quelque jour ils mourront, mais aucun d'eux alors
N'obtiendra rien de moi, car l'amitié déçue
N'a que des soupirs froids, et le froid soupir tue
Même les pâles fleurs qui croissent sur les morts.

Le 7^{me} vers est un demi calembour, on cherche ce qu'il signifie. Aussi dans *Le csikós*:

Une selle à quoi bon? Je monte à cru le dos
Du coursier qui se cabre et vainement s'effare.

Au premier moment on ne comprend pas „à cru le dos“, en partie parce que la suite est dans la ligne suivante, et le vers fait à nos oreilles un effet désagréable. De même:

Dès qu'a cessé l'orage ou passé le bateau
La blessure guérit; tout est bien de nouveau.

(*Au Danube.*)

Ou bien:

Fonds-moi cet or et m'en fais une balle.

(*L'anneau.*)

Amiel accumule les incompréhensions par une gaucherie non moins surprenante dans les constructions grammaticales. Il emploie le passé défini sans raison et forme ainsi des cacophonies désagréables:

Ma chemise est bien faite et mes caleçons beaux,
Rose me les broda. Petite perle rare,
Tu seras femme d'un csikos
Dans la vaste plaine magyare.

(*Le csikós.*)

„Rose me les broda“ est plat. Pourquoi ne s'en est-il pas tenu à la version publiée dans la *Feuille Centrale des Zofingiens*: „Rose les a brodés?“ Ne parlons pas des „caleçons beaux“, qui aurait été condamnés par le vocabulaire élargi des romantiques eux-mêmes. Le mot d'ailleurs n'évoque absolument pas l'objet dont il s'agit. PETÖFI parle des gardiens de chevaux dans les plaines hongroises, de leur pantalons spéciaux frangés et caractéristiques. En lisant Amiel on pense plutôt à la vie moderne:

Les deux passés définis n'ont pas plus de chance d'être harmonieux dans *L'homme et la Femme*:

Quand Dieu fit la femme, ses yeux
De plaisir, d'abord s'humectèrent,
Depuis au ciel ces pleurs joyeux
En astres brillants scintillèrent.

Et l'expression „s'humecter de plaisir“ est bien bizarre.

Dans *Jamais il ne fut* il y a une ligne bien ambiguë: „Du temps et de l'espace adieu le prisonnier!“ qui ne signifie rien. Si cela signifiait quelque chose, ce serait que le prisonnier n'est plus là, qu'il s'est évanoui, qu'il a disparu, qu'on ne peut plus compter sur lui. Cependant PETŐFI veut exprimer qu'il n'est plus le prisonnier du temps et de l'espace. Et DESBORDES-VALMORE dit: „Il n'y a plus d'espace, il n'y a plus de temps“. — Un autre problème:

La terre doit finir? Sera-ce par le feu?
Je n'en crois rien. Un jour l'ange la verra morte
Du froid, du froid des coeurs glaçant jusqu'au ciel bleu,
Froid des coeurs enterrés, froid des coeurs qu'elle porte.

(*La fin du globe.*)

On ne sait pas s'il emploie „glaçant“ intransitivement ou non. Pas plus qu'on ne sait par exemple dans *Mon berceau*:

Tout glorieux je chevauche
Dans un flageolet soufflant

— si c'est lui qui souffle, ou son flageolet.

Amiel emploie des termes incorrects comme dans *Mon premier né*:

Grandis enfant, sois un brave, et puisses tu l'effacer,
Cet homme dont le front penche, ou du moins le rem-
placer . . .

„Effacer un homme“ n'est pas français.

Beaucoup de platitudes se glissent dans les vers d'Amiel où transparait l'effort de vouloir arriver à la rime à tout prix. C'est là le principal défaut. Il emploie ces mots banaux et plats qui dénotent un homme du commun et non un artiste:

Mon caprice fait un bouquet
Des étoiles de feu, ces ravissantes roses

(*Jamais il ne fut amoureux.*)

Mais quand le coeur de l'homme une fois se déchire,
Rien ne le guérit plus et sa blessure empire.

(*Au Danube.*)

Il ajoute au sens des vers et il fait grand usage des vieux clichés usés et souvent prosaïques:

Que sur l'instant ton zèle se signale.

(*L'anneau.*)

Amiel emploie même la rime oculaire, d'ailleurs admise, mais il en abuse et par des procédés médiocres. Il a des rimes sans consonne d'appui comme les faibles rimes: oiseau — rameau, bateau — nouveau, paix — forêts, tristesse — dépèce.

A d'autres endroits il n'y a point de gradation dans les expressions, au contraire, deux mots se trouvent inversés ce qui abaisse la valeur du vers. P. e. „Et quelque chose en moi s'épouvante et s'émeut“ (*Si je pouvais pleurer*).

Malheureusement les chevilles ne sont point absentes non plus. Des vers comme: „Moi je ne pleure point, moi des larmes j'ai honte“ (*Saperment*) — sont faits pour donner raison à M. SCHERER. Ou bien:

Oui, belle était ma jeune fiancée,
Mais inconstante aussi dans sa pensée.

(*L'anneau.*)

La naïve simplicité des poésies de PETÖFI, leur sentiment sincère et leur forme parfaite s'évanouissent complètement dans les vers français. Des images atténuées et gauches prennent la place des scènes vivantes. DESBORDES-VALMORE est plus poétique en disant dans *Le Remords*: „La lune se baigne dans l'océan céleste“, qu'Amiel: „Dans l'océan du ciel la lune prend son bain“, ce qui a quelque chose de comique. De même dans „*Si je pouvais pleurer*“, DESBORDES-VALMORE est plus fidèle au texte hongrois avec: „Les hommes sont bien parents des nuages“, qu'Amiel avec

ce vers: „Que les hommes sont bien les frères de la nue“,
qui fait rire. Ainsi:

Mon esprit comme l'oiseau
Sautant de branche en rameau.

(*Mon berceau.*)

„Sauter de branche en rameau“ est ridicule au lieu de
donner l'impression d'un sautaillement, comme p. e. sauter
de branche en branche.

Amiel ne réussit pas à reproduire l'originalité de
PETÖFI. Ce qu'il rend lui est donné par la prose sèche de
DESBORDES-VALMORE. Mais Amiel n'ajoute rien de lui-
même, il n'améliore rien. Manque total de personnalité,
triste résultat. Malheureusement dans les vers même, où
Amiel réussit mieux, il retombe très vite à terre. In-
capacité de s'élancer.

Tout de même, parmi les 24 traductions, il y a des vers
où Amiel évite incontestablement le banal et où il montre
beaucoup de fraîcheur, ainsi dans la poésie intitulée: *Au
Danube*, où il y a un développement dont les parties se
tiennent:

O grand fleuve, ton sein est déchiré souvent,
Par le soc du navire ou l'éperon du vent,
La blessure est profonde et n'est pas dangereuse:
Autres sont les sillons que la passion creuse!
Dès qu'a cessé l'orage ou passé le bateau,
La blessure guérit; tout est bien de nouveau.
Mais quand le coeur de l'homme une fois se déchire,
Rien ne le guérit plus et sa blessure empire.

Mieux encore les quelques vers de *La montagne et la
vallée*:

Le premier des rayons que lance le soleil
Sur son auguste front pose le diadème,
Et l'astre qui s'en va, pour son adieu suprême
Lui jette sur l'épaule un long manteau vermeil.

Les Nuages, dont la dernière strophe est la meilleure,
ne sont pas non plus à mépriser:

Oiseau, sans fin je planerais
Au ciel dans les nuages,
Peintre, sans fin j'ébaucherais
Leurs flottantes images.

Je les aime d'un fol amour,
Qu'ils s'ouvrent ou se joignent;
S'ils viennent, je leur dis: Bonjour!
Au revoir! s'ils s'éloignent.

Aussi leur peuple aérien
De tendresse me paye;
Il me cherche et comprend fort bien
Ce que mon cœur bégaye.

Cent fois je les ai contemplés,
Au couchant comme à l'aube,
Tels que de beaux enfants, roulés
Dans leur changeante robe.

Et je les ai surpris souvent
Irrités, en querelle,
Comme des rivaux, dans le vent
Se bourrant de leur aile.

Et j'ai vu leur cortège errant
Bondir en cavalcade,
Puis en bons frères, entourant
La lune, soeur malade.

Avec tendresse, avec émoi
Je les suis, je les aime;
Dans toutes leurs formes, sur moi
Leur empire est le même.

Qu'est-ce en eux qui m'attire tant?
J'y reconnais ma vie,
La même en son vol inconstant
Et brisée et suivie.

Et de leur front capricieux,
 Pour compléter leur charmes,
 Jaillissent, comme de mes yeux
 Des éclairs et des larmes.

Du hongrois.

Pétoefi.

De même *La Neige* est des mieux réussies. Il y a beaucoup de fraîcheur dans *Mon berceau*. Les rimes y sont harmonieuses. On s'étonne de voir Amiel manier si bien le vers de 7 syllabes qui est assez rare. Les quelques vers de *La Perle* sont parmi les bons, bien cohérents, on sait où l'on va:

Qu'est-ce que la douleur? Un océan amer.
 Qu'est-ce que le plaisir? Une perle de l'onde.
 J'ai plongé, j'ai conquis le joyau de la mer;
 Mais il a de ma main glissé comme un éclair
 Pour retomber dans l'eau profonde.

La meilleure de toutes les pièces est *L'Inquiétude*, où Amiel lance réellement quelque chose de franc:

Mon coeur, oiseau captif, en ton étroite cage
 Reste paisible et dors, sois plus obéissant.
 A tes barreaux pourquoi fatiguer ton courage?
 Tu vas briser ton aile et perdre tout ton sang.
 Ou bien si ta douleur se courrouce et s'indigne
 D'un seul élan, d'un choc aussi fier que puissant
 Meurs et redeviens libre. Alors avec ton sang
 Moi j'écrirai mon chant d'amour, le chant du cygne.

VIII.

Après l'énumération des données et après avoir indiqué les rapports qui sont entre elles, il nous faut répondre à la question: quel est l'intérêt de ce travail? A notre avis c'est au côté hongrois qu'il revient de mettre en lumière la relation qui lie entre eux Amiel et Pétoefi. Du côté français on ne peut avoir une connaissance approfondie de la partie hongroise d'une telle étude, indispensable à

cette fin: la découverte d'une relation littéraire comme celle qui nous occupe est amenée par la recherche et l'étude des influences mutuelles d'un écrivain et d'une littérature. Il est alors plus indiqué que le travail soit entrepris du côté de ceux qui connaissent la littérature en question et n'ont qu'à faire connaissance avec l'écrivain; et c'est ainsi que le devoir nous est apparu de révéler l'influence de la littérature hongroise sur Amiel.

En outre nous avons été admise à déchiffrer certains manuscrits d'Amiel inédits jusqu'ici et qui contiennent des annotations sur la Hongrie et sur les Hongrois. De plus nous possédons la correspondance d'Amiel et de MELTZL. Ces lettres nous semblent avoir un intérêt indiscutable vu qu'il s'agit là des traductions d'Amiel et que cette correspondance elle non plus n'a pas été encore publiée jusqu'à présent. C'est avec ces nouveaux documents que nous apportons notre contribution à la littérature sur Amiel, qui du reste n'a pas encore traité de cet auteur en tant que traducteur.

Comme nous l'avons dit tout au début de notre travail, il nous est impossible de montrer le chemin qui menait Amiel vers PETÖFI, ou plutôt il est inutile de vouloir expliquer à tout prix la rencontre des deux esprits. En tout cas on ne saurait mettre en doute que la vie et la poésie exceptionnelles de PETÖFI, et l'harmonie hors de pair de cette vie et de cette poésie ont captivé l'attention d'Amiel. Le génie poétique, le charme d'une originalité inimitable, le naïf et la virilité de l'art de PETÖFI, — la poésie populaire devenue artistique dans son oeuvre et sa mort prédite par lui-même ont exercé un effet ineffaçable même sur les esprits qui n'ont connu Petöfi qu'à travers une langue intermédiaire. C'est le temps et le travail sacrifiés à PETÖFI qui nous montrent qu'Amiel salua dans le poète hongrois la grandeur européenne et non l'exotisme.⁷³ et si même la vie populaire hongroise l'inté-

⁷³ Cf. Appendice : lettre de Meltzl à Amiel. 21. I. 1878. No 3.

ressa, comme la couleur locale d'un pays, c'est justement en PETŐFI qu'il put célébrer le représentant de l'art populaire devenu valeur européenne. La sympathie d'Amiel pour PETŐFI nous montre indirectement la mesure de cette valeur européenne du poète hongrois, car la préférence donnée par Amiel à PETŐFI et la curiosité offerte par le Genevois au Hongrois, sont justement les preuves de la grandeur de ce dernier.

J'ai été amenée à m'occuper de toutes les traductions faites par Amiel pour prouver qu'elles ne sont pas mieux réussies en général que celles d'après PETŐFI. Nulle de ses traductions ne montre plus de soin ou plus de veine poétique que les traductions du hongrois. C'est pourquoi nous pouvons dire que les inexactitudes et les nonchalances des traductions du hongrois ne peuvent pas être interprétées comme un signe de l'opinion défavorable d'Amiel sur le poète hongrois.

Nous pouvons donc conclure de ce travail sans trop nous avancer que ces vingt-quatre poésies traduites c'est autant et non moins que l'hommage personnel d'Amiel à PETŐFI, la reconnaissance de la portée humaine de la littérature hongroise et de sa valeur européenne.

APPENDICE.

LETTRES INÉDITES DE LA
CORRESPONDANCE D'AMIEL.



(Carte postale.)

Genève, le 23 Décembre 1877.

Rue Verdaine 13.

Honoré collègue, vos deux envois me sont bien parvenus — je vous en remercie, particulièrement les N^{os} du 15 Décembre, contenant ma petite pièce imprimée *sans faute*, (chose tout à votre honneur, car vos compositeurs ne doivent pas savoir le français). La note de 11 lignes en hongrois me rappelle que les deux articles les plus frivoles et les moins compétents parus sur les *Étrangères* sont précisément deux articles parisiens (dans la Revue politique et la Rev. des Deux Mondes). Heureusement mon volume a eu vingt critiques mieux faites que cela. Mais en général, on peut dire que *l'art de la traduction* n'est pas même compris en France, ni dans le fond ni dans la forme. Un recueil comme le *Französisches Liederbuch* de Schönermark² est inexécutable dans notre langue, et mes tentatives de vers de 14 ou 16 syllabes ont excité des étonnements sans fin. — J'ai néanmoins le sentiment d'avoir ouvert une voie nouvelle en pratique et en théorie et fait ce qu'on croyait impossible. L'avenir en décidera. Paris essaie de croire que rien ne peut sortir de Nazareth. Qu'est-ce que cela prouve?

Compliments empressés.

H. F. Amiel.

Adresse:

Herrn Dr Hugo Meltzl

Föter: Tivoli

Kolozsvár (Klausenburg)

Transilvanie. (Hongrie.)

¹ Cf. encore quelques lettres inédites, insérées dans le texte de notre étude. Les lettres d'Amiel à Meltzl publiées dans cet Appendice se trouvent au Musée National Hongrois de Budapest. Les lettres de Meltzl à Amiel publiées également dans cet Appendice sont dans la possession de M. B. Bouvier à Genève.

² Werner Schönermark, *Französische und deutsche Anthologie französischer Lyrik* des 19. Jahrh. 2 Teile, 8^e Halle 1878. — I. Anthologie lyrique. Recueil de poésies lyriques modernes de la France, de la Belgique et de la Suisse romande, suivi de notices biographiques et littéraires. — II. *Französisches Liederbuch*. (Heinsius Bücher-Lexikon. 1882. II. 453.)

2.

(Carte postale.)

Genève, le 10 Janvier 1878.

Monsieur, vous avez bien cité les *Étrangères* dans votre Revue: connaissez-vous directement ce volume? l'avez-vous? S'il vous était agréable d'en parler, ainsi que d'une théorie nouvelle de la versification française, aux prises avec les versifications différentes, je me ferais un plaisir de vous en envoyer un exemplaire, car cet ouvrage touche à beaucoup de questions auxquelles s'intéresse votre Revue.

A propos de lyrique patriotique et guerrière, je puis aussi vous envoyer quelques poésies de — moi qui sont devenues populaires et qui peuvent servir d'illustration à l'aphorisme que vous avez inséré l'autre jour. Ces poésies essaient d'idéaliser le patriotisme genevois et le patriotisme helvétique, c'est à dire la république-monade, et la fédération des monades.

Compliments & salutations à mon honoré collègue.

H. F. Amiel.

PS. Une lettre doit être entre vos mains.

3.³

Hochverehrter Herr College. Herzlichsten Dank für den kleinen u. grossen Brief u. reumütige Bitte um Entschuldigung, dass ich Ihre liebenswürdigen Zeilen nicht früher zu beantworten in der Lage war. (Der Semesterschluss u. Termin der Staatsprüfungen für die Mittelschulprofessorencandidaten hatte meine kranken Augen zu sehr in Anspruch genommen!) Ich bin in einiger Verlegenheit wie ich mich erkenntlich zeigen soll für alle die freundliche Nachsicht, mit welcher Sie meine Kleinigkeiten beurteilen, die zwar gut gemeint sind, aber bislang sonstwo nicht einmal beachtet wurden.

Ich sage Ihnen vor allem speziellen Dank für das Ms., das wohl in einer der nächsten N^a unterbracht werden wird. Doch ist mein alter Freund Mayet ein echtes Berliner Kind, dessen Vorfahren allerdings Huguenotten waren. (Er war in

³ Cette lettre est la réponse de Meltzl à la carte d'Amiel de 10. I. 1878. et à une autre qui nous est inconnue.

den 60er Jahren gleich mir stud. phil. an der Leipziger Universität ein a. o. lebenswürdiger Mann, der jedenfalls viel begabter ist, als sein Grossvater mütterl. seits, der zwar mit Unrecht vielgeschmähte aber auch mit ebenso vielem Unrecht vielberühmte Clauren-Karl Heun.) Was sodann Ihre freundliche Anfrage anbelangt auf der „Carte-Correspondance“ so versteht es sich von selbst, dass wir Ihnen für Ihre versprochenen Zusendungen sehr dankbar sein werden. Ich erwarte namentlich *Les Étrangères* mit grosser Ungeduld; denn diese Auswahl ist mir bislang nur aus A. Theuriets Besprechung bekannt. (Theuriet hatte einige richtige Bemerkungen über die Übersetzungskunst in *Allgemeinen* hergebracht, allerdings am Rockschoß der guten alten Montaigne!)

Ihr freundlicher Urtheil über meine „Auswahl“ aus Petöfi ist mir nicht nur interessant, sondern auch so wertvoll, als er nur sein kann aus dem Mund eines Meisters der Übersetzungskunst. Die verborgene Tendenz dieser „Auswahl“ hat allerdings bislang noch keine Menschenseele (nicht einmal in Deutschland!) bemerkt: Sie sind der *erste*, der die „Auswahl“ als solche anerkennt. Ich habe seither nicht nur in concreto, sondern auch in abstracto in zahlreichen (meist magyarisch geschriebenen) Artikeln u. Schriften *vergebens* mich bemüht zu beweisen dass Petöfi wie ich mich ausdrückte „*metaphysischer Lyriker*“ ist in erster Linie; keineswegs aber Volks u. Natur u. degl. Dichter par excellence, wofür ihn u. a. der verruchte Naturalist Benkert-Kertbeny in aller Welt ausposaunte. So figurirt denn der arme P. in Budapest nach wie vor als *καὶ ἑξοχῆς* Pusten-, Csárdén- u. Betyáren-dichter, er der lyrische Productionen componirt hat wie die Stücke auf St. 1, 8, 14, 20, 28, 33, 34, 37, 41, 52, 62, 99, 103, 111, 114, 116, 122, 126, 129, 133—139, 153 u. a. in meiner *kleinen* „Auswahl“. Meines Erachtens kennt die vergl. Litteraturgeschichte kein ärgeres Beispiel völliger Verkennung. (Ich habe den Terminus *metaphys. Lyriker* bloss deshalb gewählt, weil der gebräuchlichere: *philosoph. Lyriker* nicht nur zu sehr abgedroschen, sondern auch in argen Miscredit gekommen ist.) Die Verkennung geht sogar so weit, dass in vor. Jahre mein verehrter Freund P. Gyulai (P.'s Schwager u. Red. der Revue „Budapesti Szemle“) sogar ein eignes Universitäts-Colleg gegründet hat zu — jenem Zwecke! (Ich meinerseits lese jedoch bereits seit 1874 an hiesiger Universität ein directes Colleg über Petöfi in *meinem* Sinne!) Budapest, auch sonst in allem

der Affe jener grossartigen Metropole, möchte bei uns gerne dieselbe Rolle spielen, wie Paris bei Ihnen.

Den Namen den Sie nicht zu entziffern vermochten (wofür ich Sie um Entschuldigung bitte!) ist der meines verehrten Lehrers: Johann Minckwitz, gleichfalls einer unserer Mitarbeiter. Minckwitz ist seit Voss' u. Platens Zeiten bekanntlich die einzige Autorität auf dem Gebiet der deutschen Prosodie, Metrik, Poetik etc. Seine Rigorosität u. plattensche Formreinheit sind in Deutschland ebenso gefürchtet, wie bewundert. Dass er sich mit den 2 Auflagen seines „Illustrierten Neuhochdeutschen Parnass“ die gesammte junge Generation zu den ärgsten Feinden gemacht hat (von Laube angefangen bis auf Gutzkow, deren Inferiorität er mit schneidiger Satire blosslegte!) versteht sich von selbst. Jetzt ist er ein weisshaariger Greis u. nur die Zukunft wird ihn u. seinem vollen Werte anerkennen u. nach seinem Tode seinen Verlust kaum verschmerzen können. Denn reinigende Gewitter täten der heutigen deutschen Litteratur sehr not.

Verzeihen Sie die Eile u. damit zusammenhängende schlechte Schrift.

In Erwartung Ihrer freundlichen Sendung, schon im voraus herzlichst dankend

Ihr ganz ergebener

H. Meltzl.

Unsere N° XXI (— 15. Jan.) hat sich durch die Unsolidität unseres Papierlieferanten verspätet um etliche Tage. (Er hatte uns ein Papier minderer Qualität unterschoben!)

4.

(Carte postale.)⁴

Genève, le 4 Février 1878.

Honoré collègue, je viens de recevoir et de lire le N° de Janvier de votre Revue polyglotte. Je vous en remercie en même temps que de votre bonne lettre, si intéressante, et de l'opuscule sur Schopenhauer qui n'a qu'un défaut, c'est d'être en langue magyare. (Vos notes sur le titre m'ont fait plaisir.)

Je vous expédie aujourd'hui: les *Étrangères* et un volume où vous trouverez deux ou trois chants populaires et patrio-

⁴ Cette carte contient la réponse d'Amiel à la lettre de Meltzl de 21. I. 1878.

tiques tels que je les entends (La guerre sacrée, et Hymne à la Patrie). J'ai joint à la première la musique également de ma façon. Ces spécimens vous intéressent peut-être car ils ont atteint leur public & tous nos enfants chantent ces deux morceaux, sans connaître le nom de leur auteur. Cela m'a fait comprendre les aèdes des Ioniens. Votre opinion approfondie sur mes Essais de traduction polyglotte, et sur l'élargissement de la versification française m'intéresseront beaucoup, lorsque vous pourrez en parler à votre bien dévoué

H. F. Amiel.

5.

(Carte postale.)

Genève, le 31 Juillet 1878.

Honoré collègue, je reçois le N° du 30 Juin et la fin de votre article sur la Réf. littéraire. Cet article respire la sagacité amère et piquante de Schopenhauer, et contient des vérités qu'on prendrait pour de la satire. Mais ce qui m'a encore le plus étonné, c'est la langue. Que vous êtes heureux, sachant tant d'idiomes, de pouvoir écrire de cette façon dans un idiome qui n'est pas le vôtre. Je ne veux pas dire que l'étranger n'apparaisse pas dans vos phrases mordantes, mais les hardiesses et les incorrections n'empêchent pas l'ensemble d'être attrayant et de faire réfléchir. Vos allusions innombrables nous font l'impression d'un mets inconnu aux saveurs mixtes, et l'attention avec vous ne fléchit pas un instant car il y a toujours à deviner. — (Un détail: le mot de Goethe, p. 39. ne serait-il pas plus exactement rendu ainsi: Qui apporte beaucoup *aura quelque chose pour chacun?*) — Quant aux reproches de la col. 40, j'ai quelque droit de m'y associer; et j'ai fait les expériences en question, particulièrement à propos des *Etrangères*. Bonnes vacances, très honoré collègue.

Félicitation et remerciements.

H. F. A.

6.

Bistritz⁵ (Siebenbürgen) 21. August 1878.

Herrn Prof.

Friedr. Amiel

an der Universität Genf.

Hochverehrter u. teurer Herr College. Längst hatte ich vor, Ihnen wieder einmal nach längerer Zeit ein directes Le-

⁵ Cette lettre de Meltzl est la réponse à la carte postale d'Amiel de 31. VII. 1878.

benszeichen von mir zukommen zu lassen — da kam neulich Ihr fr. Carte-Correspondance, welche mich aufs angenehmste überraschte! Mit Ihnen in Übereinstimmung mich zu wissen, ist mir ein sehr behagliches u. freudiges Gefühl u. ich sage Ihnen herzlichen Dank für Ihre günstige Meinung über mich u. jenes Schriftchen, das von Fehlern wimmelt, welche ich grösstenteils erst später zum *Separatabdruck* zu corrigieren vermochte. Ich schreibe natürlich sehr langsam u. umständlich, wenn ich mich im Französischen versuche, wozu ich nie die Kühnheit gehabt hätte, wenn die Verhältnisse nicht zwängen in fremden Sprachen an das allenthalben im *Absterben begriffene* Gefühl der Gerechtigkiet u. Noblesse zu appellieren. Der Mangel an jeglichem Verständniss für Alles, was einer idealeren Richtung huldigt, ja dessen Verhöhnung, grenzt schon an Stupidität. *Die grössten Journale Europas verraten sie.* Es gehört viel Arbeitslust u. eine Constitution dazu, um heutzutage überhaupt als ehrlicher Mensch, nur eine Feder an zu rühren. Wer von der breitgetretenen schmutzigen Strasse des gemeinen nationalen Utilitarismus abweicht, wird von der grossen Rotte der Alltagsblätter verächtigt, etwan' als kosmopolitischer Demokrat etc., von den wenigen Journalen etwas besserer Sorte aber als Sonderling entweder unbeachtet gelassen, oder gar verhöhnt. Selbst den angesehensten Revuen Europas ist die Litteratur blosser Gelderwerb, oder wenigstens in erster Linie *das*. Wer also nicht dem Mammon nachläuft, der gilt unseren tonangebenden litterar. Stimmen als Narr! . . . Wer nur ein wenig in der Culturgeschichte der Bipedes bewandert ist weisz nun zwar, dass die *Gemeinheit* zu jeder Zeit u. unter allen Himmelsstrichen ihre Hauptgottheit war; aber ich glaube kaum, dass es eine Periode gegeben habe wo sie in der *Litteratur* so ungescheut u. frech sich breit machen durfte als in diesem köstlichen 8. — Decennium unseres grossen 19. Jahrhunderts. Sobald der Separatabdruck (in 100 Exx.) der von Ihnen so sehr ausgezeichneten Artikels fertig ist, so werde ich Ihnen *mehrere* Exx. zuzuschieken mir erlauben. Ich habe vor, sie weder an irgend ein Journal, noch an die Stimmführer des Congrès zuzusenden; *es würde ja doch nichts helfen.* Dagegen bitte ich Sie die paar Exx. nach Gutdünken u. Belieben verteilen zu wollen.

Umstehend gestatten Sie mir einige Zweifelfragen an Sie richten zu dürfen. Ich lese *Le Pape* v. V. Hugo verstehe einige Wendungen nicht recht.

Einige Parallelstellen zur Charakteristik des Alexandriners, welche ich jüngst gab, folgen mit; vielleicht sind sie Ihnen schon längst bekannt.

Die angenehmste Vakanz wünschend u. alles Gute daneben Ihr gleichfalls in der Villegiatur lebender aufrichtig ergebener u. dankbarer

H. Meltzl.

Alexandrinier.

Zu sagen was ich denk, erlaubt das Versmass nicht,
Das in sechs Gliedern geht u. in der Mitte bricht,
Am Körper lang genug, behilflich desto minder,
Mit Füßsen wohl versehn, doch darum nicht geschwinder.
Nicht anders schleppt die Schlang' an einem warmen Bach,

Die Mitte durchgebohrt, den Schwanz beschwerlich nach.

Bodmer.

Spring an, mein Wüstenross ans Alexandria!
Mein Wildling! — Solch ein Tier bewältiget kein Schah,
Kein Emir u. wer sonst in jenen
Oestlichen Ländern sich in Fürstensesseln wiegt!
Wo donnert durch den Sand ein solcher Huf? wo fliegt
Ein solcher Schweif? wo solche Mähnen?

Freiligrath.

V. Hugo *Le Pape* Grande Edition.

p. 40.

J'étais sur un sommet doré, sur un *pavois*
Dans l'encens; dans les chants etc.

p. 98.

Que faites-vous ici? Qu'est-ce que ces *pavois*?
Que veulent ces canons?

In der letzten Stelle ist *pavois* als „Schild“ ein derber Anachronismus. Ich weiss nicht, was es heissen soll? . . .

7.

(Carte postale.)⁶

Genève, le 26. aout 1878.

Très honoré collègue, je reçois à cette heure votre lettre

⁶ Cette carte d'Amiel est la réponse à la lettre de Meltzl de 21. VIII. 1878. p. 65.

du 21, et j'y réponds brièvement, car je suis indisposé et presque malade.

— Merci avant tout des deux mignonnes plaquettes (sur Carlopago etc.), arrivées l'autre jour, dans l'une desquelles je suis cité. Cette manière sérieuse et scientifique d'étudier la poésie est étrangère à nos critiques français. Pour eux la forme rythmique est arbitraire et conventionnelle. C'est pourquoi ils partagent si volontiers dans ce qui constitue la *traduction en vers*. On ne tient pas à ce qu'on ne sent pas. De même le plus bel éloge que Buffon donnât d'une page de vers, c'est qu'elle valait de la prose. — Je trouve aussi que la justice est bien plus rare que la charité, et qu'un bon critique est plus rare qu'un poète de talent.

Merci pour les deux citations de Bodmer et Freiligrath (la seconde serait-elle ironique?) — *Pavois* a trois sens: 1. bouclier qui *porte*; 2. bouclier qui *orne* (de là verbe *pavoiser*); 3. étoffe qui décore (en simulant ou remplaçant le N° 2.) le bord d'un navire ou d'une galerie. — En général personne ne connaît le français à fond que V. Hugo; il dépasse Littré même, pour le vocabulaire. Salutations bien cordiales de votre dévoué

H. F. Am.

8.

(Carte postale.)

Genève, le 8 Nov. 1878.

Très honoré collègue, j'ai à vous remercier de l'exemplaire à part de votre Catilinaire contre le journalisme banal. J'en profite pour vous faire compliment de votre traduction (colonne 863, du 7 de L. C.) où vous évitez les rimes chevillardes que vos concurrents se permettent trop ce me semble. — La valeur artistique de la *rime* est-elle suffisamment dégagée dans le beau travail du prof. M. . . . Z? La poésie française depuis cinquante ans en a tiré un parti tout nouveau. — Une remarque sur les colonnes 859 et 860. Ces conditions sont à mes yeux évidentes. La septième est la plus importante pour le style. Sur la première, j'ajouterais une observation. Le traducteur doit bien *connaître* et comprendre la langue étrangère, mais il doit *surtout posséder* la sienne; posséder c'est connaître à la seconde puissance. Traduire de sa langue maternelle dans une langue étrangère est presque une impossibilité. A moins qu'on n'ait *deux* langues maternelles comme-

*) Minckwitz.

certaines professeurs hongrois. L'exception confirme ma règle.
Salutations distinguées.

H. F. A.

9.

(Carte postale.)

Genève, le 20 Janvier 1879.

I. Monsieur et honoré collègue, l'exemplaire doré sur tranche de votre *Réforme littéraire* a été déposé à la Biblioth. de l'Institut genevois et je vous remercie en même temps des deux exemplaires accessoires, que j'ai remis à des collègues. On trouve le morceau piquant.

II. Au moment de faire relier votre précieuse Revue, je m'aperçois que si j'ai à double un certain nombre de N-os, il me manque le 15 Nov. 1877 (soit les pages 345 à 362). — Je vois en outre que mon volume I commencerait avec la page 217, ce qui est en désaccord avec la table.

Est-ce que je pourrais avoir les 6 premiers de l'année 1877 et en outre le 1^{er} No de Novembre? — total 13 livraisons. — En revanche, si mes nombreux N-os à double pouvaient vous être utiles au dépôt, je m'empresserais de vous les retourner. Il y en a plus de 13.

III. *Observations* sur le No. du 15 X.-bre dernier:

1^o. la traduction du chilien en *hongrois* laisse trop de lecteurs à la porte: peut-être conviendrait-il en cas pareil de traduire dans une des 4 langues répandues (allemand, français, anglais, ou italien), car traduire est alors vulgariser.

2^o. la 8^{ème} exigence du prof. Minckwitz (p. 158) m'a fait sourire en me rappelant mes labeurs de mon coup d'essai (la *Cloche* de Schiller).

En moyenne, j'ai refait quatre fois ma traduction mais dix-sept fois le passage de la Loi. C'est vous dire combien le français est réfractaire à la traduction & combien les Geduld est en effet indispensable ici. Salutation très cordiales.

Je remets à la Bibl. publique un autre ex. de votre Broch.

H. F. A.

⁷ Allusion à l'étude du prof. Johannes Minkwitz (Univers. Leipzig.) intitulée: „Beiträge zur Sprachvergleichung. Prosa, Poesie, Rythmus und Übersetzungskunst.“ qui parut en suite dans quatre N-os de la Revue de Meltzl (15. juin — 30. sept. — 31. oct — 15. dec. 1878). C'est dans cet article qu'entre autres Minckwitz exige du traducteur: „ein kleines Ding: die Geduld, die er bei seiner Arbeit haben muss.“ C'est à cette phrase qu'Amiel fait allusion.

(Papier à lettre.)

Genève, le 4 Mars 1879.

Très honoré collègue,

Ma dernière lettre et ma petite requête sont restées sans réponse, je ne sais pourquoi.

A votre catalogue de questions sur le *Nathan* de Lessing,⁸ je m'empresse de répondre (sans répéter votre texte; et en suivant les N-os d'ordre.)

1. *A Genève*, la pièce est connue de toutes les personnes cultivées. L'année dernière, on l'interprétait avec les élèves du Gymnase (de 15 à 17 ans.)

2. les Biblioth. de la *Suisse romande* n'indiquent aucune réimpression en allemand.

3. —

4. 5. 6. *Nathan* a été traduit en français plusieurs fois:

a) en prose:

1^o. par Friedel et Bonneville.

2^o par de Barante (pour les Chefs-d'oeuvre des théâtres étrangers, 1822.)

3^o par Hermann Hirsch (1867).

4^o par de Barante et Franck (1870) dans le Théâtre choisi de Lessing et Kotzebue in-8 et in-12.

b) en vers alexandrins (*Imitation*) par

1^o. Marie Jos. Chénier (oeuvres posth. 1827.)

2^o. Cubières (voir Quérard, France littér. 1833).

De plus dans les *Étrangères* de H. F. Amiel la traduction (en décasyll.) du conte des trois anneaux, noeud philosophique de la pièce de Lessing. La traduction est très fidèle, mais tenue dans le style du conte.

⁸ Ce catalogue de questions sur Nathan parut dans la Revue de Meltzl, le 15. janv. 1879. en allemand, le 15. févr. 1879. en français et le 31. Mars 1879. en anglais. Meltzl publia les réponses d'Amiel avec peu de changement dans le No du 15 et 31 Mai 1879. de sa Revue. — Voici le questionnaire en français: 1. Le drame „Nathan“ de Lessing est-il connu et répandu dans votre contrée? 2. Cette pièce a-t-elle été réimprimée en texte original? 3. Veuillez donner la bibliographie complète de ces réimpressions? 4. Cette pièce a-t-elle été traduite souvent chez vous? en quelles langues? en prose ou en quelle forme métrique? 5. Veuillez donner la bibliographie complète de ces traductions? 6. Cette pièce a-t-elle été souvent représentée chez vous au théâtre? 7. Voulez-vous bien nous donner des traits caractéristiques de ces représentations; des affiches, de la distribution des principaux rôles, des raccourcis ou des prolongements éventuels etc.? 8. Y-a-t-il des imitateurs de „Nathan“? Y-a-t-il des poètes qui ont été influencés d'une façon quelconque par le „Nathan“ en prose, en poésie et en quelle langue? 9. Veuillez donner la bibliographie complète de ces imitateurs.

7. Je ne crois pas; sur aucun théâtre français.

8. —

9. —

10. Je ne crois pas. — Mais la guerre au fanatisme religieux s'est faite *parallèlement* en France. Ainsi par Voltaire (dans Mahomet, Alzire et Zaire,) par M. J. Chénier (dans Charles IX et Fénelon) par Cas. Delavigne (les Parias).

11. Rien. — [Mais dans l'étude de Victor Cherbuliez sur Lessing (— Revue des 2 Mondes années?) il y a, si je me rappelle bien un beau passage sur le Nathan. — Du reste vous écarterez les études de critique littéraire, ce qui mènerait trop loin; il faudrait remonter jusqu'à Mme de Staël.]⁹

Tels sont les renseignements que j'ai pu réunir. Remarquez, cher Monsieur qu'ils concernent des cercles concentriques

1. Meine Gegend (Genève)

2. la Suisse romande

3. la France.

Il faudrait vous informer ailleurs (à Bâle ou à Zürich) pour ce qui concerne la *Suisse germanique*. Là il n'y aura pas eu de *traduction*, mais passablement des *ré-impressions* et peut-être des *représentations théâtrales*. Je ne doute pas que les bibliothécaires de ces deux villes universitaires ne répondent à votre petite requête. — Ces deux sources d'information se compléteront.

Agréez, très honoré collègue, l'assurance de mes sentiments dévoués.

H. Fréd. Amiel.

(De la main de Meltzl: fb antw. 10. III. 79.)

11.

(Carte postale.)

Genève, le 4 Mars 79.

Honoré collègue, je vous ai écrit hier sur *Nathan*. J'espère que vous avez reçu ma lettre.

Aujourd'hui je reçois de vous les N^{os} 2 et 3 de la nouvelle série.

J'y rencontre deux très bonnes traductions, l'une *An eine Mutter*;¹⁰ l'autre *Evocazione*,¹¹ signée de deux noms connus.

⁹ Les crochets sont d'Amiel.

¹⁰ Traduite par Meltzl.

¹¹ Traduite par Cassone.

Je n'en saurais dire autant de la traduction française de la pièce de Cannizzaro:¹² celle-ci est défectueuse *de tout point*, pour le sens, pour la langue, pour la versification. Cela prouve surabondamment que le traducteur en vers ne doit traduire que dans *sa langue maternelle*. Il n'y a d'admissible que le 6^{ème} vers, le 11^{ème} et le 14^{ème}; j'aurais beaucoup préféré en texte *italien* à la place de français. Pourquoi vous dis-je cela? dans l'intérêt de la Revue (consacrée à la höhere Übersetzungskunst). Ce n'est nullement par esprit de blâme.

Votre bien dévoué

H. F. A.

Merci pour la mention page 50, en bas.

12.

Klausenburg 10. III. 79.¹³

Hochverehrter u. lieber Herr College.

Sie haben mich durch Ihre frdl. Aufmerksamkeit in der Tat beschämt u. ich beeile mich Ihnen wenigstens ein paar Zeilen gerührtesten Dankes zu vermelden, ausführlicheres mir vorbehaltend für die allernächste Zeit.

In letzterer Zeit erhielt ausser Ihrem lieben Brief 2 Correspondenzkarten, welche mir ebenso sehr belehrendes als interessantes boten. Vor allem speziellen Dank für die Nathanantworten!...¹⁴ Diese sind mir sehr wertvoll, denn ich kannte nur wenige der französ. imitation. Sie haben mich auch mit diesem recht beschämt, da sie mir von einer Seite zu kamen, von wo ich sie am allerwenigsten erwartet hätte. Bei uns zu lande steht Genf etwas in Geruch des orthodoxen Protestantismus (vielleicht bilden wir Transylvanier uns *zu viel* darauf ein, dass wir das classische Land der Religionsfreiheit sind, — sicherlich das einzige auf dem Continent, wo die unitarische *Kirche* als solche u. als gleichberechtigt gilt. — College Brassai ist auch Unitarier, ich nicht — bloss Lutheraner.)

¹² Thomas Cannizzaro (né à Messine 1838), poète italien. Il a beaucoup voyagé. Dans ses poésies: perfection de la forme mais peu d'originalité. Écrivit en français, en espagnol et en allemand aussi. Il traduisit de ces mêmes langues en italien.

¹³ Cette lettre de Meltzl est la réponse à la carte du 20 I 1879 à la lettre du 4 II 1879 et à la carte du 4 III 1879 d'Amiel, — à la fois.

¹⁴ Die französ. Ausgabe des Fragezettels ist noch nicht fertig. [Cette remarque est de Meltzl.]

Unter + band folgen einige Kleinigkeiten, ev. für einen oder den anderen Ihrer Freunde.

Was die „Fontes“ anbelangt, so besitzen wir davon zur noch 20 Exx. compl. Ich weiss nicht ob ich dem Institut Genevois vielleicht 1 Exx. davon anbieten darf?

Cannizzaros Gedicht ist *Originalproduct*. Als solches bloss ein Curiosum. Herl. Dank für den Wink. Ich bin ganz Ihrer Ansicht.

Herzl. Gruss

H. Meltzl.

13.

Herrn Prof. dr. Fr. Amiel: Genf.

Kolozsvár 6. 5. 79.

(Rép. le 11—refait l'article entier qui était illisible.)¹⁵

Verehrter Herr.

Nur mit belastetem Gewissen kann ich mich ihnen heute nahen, indem ich gleichzeitig sous bande 3 St. abgehen lasse u. unter einem anderen + band noch 1 St. für das Institut (des alten — ewig jungen Brassai Werkchen, darin jener „exacten“ Herren die Larve vom Gesicht gerissen worden ist. Diesen Herren erscheint (mit O. Feuille's traurigem Helden Montjoye) alles *bleu!* . . . Und dabei ahnen sie gar nicht wie so *bleu* sie selber sind. Man denke nur an den *Bathybius Haeckeli* in Zittel's Paläontologie von 1846 (!) an die Spitze der Protozoen gestellt, während er zu gleicher Zeit auf der Challenger-Expedition für Gips erklärt worden ist, was in der Tat auch ist! . . . Das sind unsere gewissen Naturforscher, die sich der Philosophen gegenüber den Mund so voll zu nehmen pflegen! Aus diesem Gesichtspunkte betrachtet, erscheint mir Brassai's Anti-Helmholtz sehr wichtig, namentlich *i-f* u. sehr zeitgemäss.

Sorgen macht mir der eine + band (mit den 3 St.) desshalb, weil ich wagen muss, Ihre kostbare Zeit in Anspruch zu nehmen, zu einer Revision des Blas Leoncio de Peña'schen Artikel's „Le livre des Gatos“.* Ich erhielt die Correctur vom Autor selbst vor mehrerern Monaten zurückgeschickt u. kann mir aus einzelnen seiner Veränderungen nicht klug werden. Wollen Sie gütigst stilistische u. andere Correcturen anbringen u. das ganze *druckreif* machen zum Separatabdruck u.

¹⁵ Cette remarque est écrit par Amiel sur la lettre.

* Blas Léoncio de Pennar est un collaborateur des ACLU qui vivait à Grenade.

uns Ihre Meinung über das Ganze gef. mittheilen? . . . Verzeihen Sie unsere Belästigung! . . .

Gewisse Namen aus Ihren gütigen Nathan daten kann ich in Ihrer Schrift nicht entziffern. Bonneville? Jos. Chénier? Mme de Staël besitze ich selbstverständlich: sie hat den Nathan *falsch* beurteilt.

Mit herzlichem Gruss Ihr

H. Meltzl.

14.

(Papier à en tête: Institut National Genevois. Section de littérature.)

(Armoiries de Genève.)

Genève, le 11 Mai 1879.

Honoré collègue,¹⁶

J'ai reçu hier, votre lettre et *1 seule* des trois pièces sous bande que vous m'annoncez, savoir le Manuscrit et l'épreuve de l'article de M. de Penar.

Vous m'en demandez mon opinion. Sa lecture m'a convaincu que l'auteur *parle* sans doute agréablement le français, mais il ne devrait *écrire qu'en espagnol*, dans sa langue maternelle. Non seulement l'article fourmille d'ambiguïtés telles que le lecteur ne comprend pas la pensée de l'auteur. Avec les langues étrangères

{	écrire en prose
{	parler
{	écrire en vers

sont trois initiations échelonnées, très distantes l'une de l'autre, et j'espère que cette vérité vous est évidente, comme à moi. Dans le cas présent, par exemple, l'auteur en se traduisant en français s'est rendu en partie inintelligible et c'est dommage, car le sujet est piquant et l'ouvrage en question m'était inconnu. Les *Gatos* ne font du reste que confirmer ce que l'on sait de l'esprit satirique du XIV^e siècle contre le clergé: *Boccace* et les *Fabliaux*, la *Fête des Fous* et la *Fête de l'âne* & le *Reinecke Fuchs* et les *prédications des moines mendians* surabondent en témoignages.

Mais je reviens à l'article que vous désirez réimprimer.

J'ai essayé d'abord de faire *quelques corrections* de langue et de style; mais j'ai reconnu que ces ratures superficielles ne remédiaient à rien.

¹⁶ C'est la réponse d'Amiel à la lettre de Meltzl du 6 Mai 1879.

Il a été beaucoup plus simple et beaucoup plus court de refaire tout entier, en interprétant suivant la méthode des probabilités tout ce qui est équivoque et louche. Je n'ai naturellement changé ni une date, ni un fait, ni un argument, je n'ai ajouté ni retranché une phrase. Mais j'ai rendu *lisible* tout bonnement l'article en question.

Ce travail est fait *pour vous*. Il est possible que votre correspondant préfère son texte, et c'est à vous de faire ce que vous croirez convenable. Personnellement, il m'est tout à fait égal que ma *traduction* soit ou non utilisée, et je serais désolé de faire la moindre peine à l'écrivain espagnol, qui vous a fait la politesse de s'exprimer dans la langue diplomatique. Vous m'avez demandé de mettre en français ces quelques pages. Je l'ai fait *par égard pour votre invitation*. — Mais je n'en tire qu'une seule conséquence; c'est qu'à l'avenir la Direction de la Revue polyglotte ferait bien *d'inviter ses collaborateurs à s'exprimer tout simplement dans leur langue maternelle* (au moins pour les langues romanes et germaniques). Auteurs et lecteurs y gagneraient dans la plupart des cas exceptis excipiendis naturellement.

Dernière observation. L'épreuve corrigée par l'auteur et son texte original présentent encore des disparates, que je n'ai pas à corriger (ex. la date de 1589, pag. 5, ligne 14, écrite ailleurs 1539), ne sachant où est l'erreur.

Autre chose. — Mar. Jos. Chénier est correct. Pour Bonneville je suppose aussi, mais je n'ai pu retrouver le brouillon de mes notes, pour votre questionnaire; je le regrette.

En voulant faire relier ma collection A. C. L. U. je m'aperçois qu'il me manque le N° XVII, soit le 15 Nov. 1877. — Je vous l'avais déjà demandé précédemment. Vous ne m'avez pas dit si cette lacune ne peut être comblée.

Agréez, cher Collègue, mes vœux pour votre Jubilé Lessing & mes compliments pour vous.

H. Fréd. Amiel.

PS. J'expédie par le même courrier et sous bande 1. l'épreuve. 2. le manuscrit original. 3. l'article nouveau style.

15.

(Carte postale.)

Genève, le 12 Juin 1879.

Cher collègue,

Je n'ai pas su si le travail de retraduction que je vous avais envoyé (sur votre désir) vous avait satisfait, et même si l'envoi (du 12 Mai) vous était parvenu. L'auteur espagnol a-t-il été chagriné de mes observations? Vous me direz tout cela.

J'ai reçu la traduction en hexamètre français de la 1^{ère} Eglogue de Virgile. J'admire la patience et le courage de l'auteur; mais quant à l'entreprise elle est manquée. Il est vrai qu'elle ne pouvait aboutir. Elle est impossible à un poète français vu la base de la métrique latine (le pied, les longues, les brèves); elle est deux fois impossible à un étranger vu la langue et le style français qu'il viole à chaque ligne sans s'en douter. Qu'un traducteur ne traduise que dans sa langue maternelle, — du moins les oeuvres poétiques: ceci est un axiome, que tous les faits confirment.

Salutations cordiales de votre

H. F. Am.

16.

(Carte postale.)

Genève, le 14 Juin 1879.

Honoré collègue,

Votre carte du 9, timbrée du 11¹⁷ m'arrive le 14. Je ne puis pas en déchiffrer tous les mots; en particulier mit der (... ? ...) Geschichte einverstanden — Mais je ne vois en gros aucun inconvénient à l'insertion de tout ou partie d'une de mes lettres relative à Nathan. Je ne me rappelle pas bien ma lettre, mais je n'écris jamais que ce que je pense.¹⁸ Ainsi faites à votre idée. — Je vous ai écrit l'autre jour sur la traduction des Pityto.* Le jugement n'étant pas favorable n'est pas à communiquer à l'auteur. Ne lui envoyez que mes remerciements si l'envoi me vient de sa part, — L'exemple de Señor de La P. doit vous prouver la nécessité d'adopter un principe pour la höhere Übersetzungsk. c'est que chacun traduise dans sa langue à lui, sa langue littéraire ou mater-

¹⁷ Cette carte de Meltzl ne nous est point connue.

¹⁸ Souligné par Meltzl au crayon rouge.

*) Mot illisible, probablement les Gatos, voir Pennar p. 73.

nelle qui est la même chose. Hors de là, on ne fait que de l'ouvrage inutile. Falsche Tendenz.

Votre villégiature commence de bonne heure. Je vous en félicite. Salutations cordiales, de votre dévoué

H. F. A.

Lettre de Noto.¹⁹ — Notre ami Sicilien²⁰ est à plaindre.

17.

(Papier à lettre.)

Genève, le 12 Février 1880.

Cher et honoré collègue,

Je vous envoie deux petites poésies de Goethe traduites avec toute la fidélité possible. J'ai essayé de rendre les effets de tout genre de ces menues merveilles du grand artiste; c'est-à-dire la fluidité mouillée de la première et la vacuité naïve de la seconde.

Comparez avec toute autre traduction *française* et vous serez peut-être indulgent pour ce texte nouveau.

Si ces piécettes peuvent servir à boucher quelque trou dans l'un de vos prochains N^{os}, utilisez-les. Il y a si longtemps que vous n'avez rien eu de moi.

Mais à propos, les pénibles retouches de l'article La Rivera sur le Livre des Gatos, ne m'ont pas valu un remerciement de l'auteur espagnol. Est-ce que du moins elles ont servi à quelque chose? Vous ont-elles convaincu de l'utilité de prier vos collaborateurs d'écrire de préférence dans leur langue maternelle tout article *littéraire*?

Permettez-moi aussi une petite réclamation. — Les N^s II et III de la Nouvelle Série, Vol I m'ont été envoyés *à double*, sans doute par erreur. En revanche *je n'ai pas reçu*

les N^{os} 5 et 6 du volume I (Mars 1879)

les N^{os} 7 et 8 du volume II (Nov. 1879).

Il me serait très agréable de combler cette lacune et de pouvoir faire relier ma série. S'il n'est pas indiscret de vous demander ces 4 N^{os} manquants, je vous serai obligé de les faire parvenir

à Votre bien dévoué

H. Fréd. Amiel.

¹⁹ Cassone vécût à Noto.

²⁰ C'est Cassone : „l'ami Sicilien.“

PS. J'ai publié pour Noël un volume de vers qui a du succès, et s'intitule:

Jour à Jour, poésies intimes, in-12, 324 pages. Chez Fischbacher, Paris 1880. (Édition de grand luxe.)

18.

(Papier à lettre.)

Genève, le 23 Février 1880.

Cher & honoré collègue,

J'ai reçu les 4 N-os manquants que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous en remercie.

Ci-joint un morceau qui pourrait intéresser notre Revue puisqu'elle est consacrée à l'art de la traduction.

Vous avez ici une application nouvelle de vers de 16 syllabes que j'ai proposée pour la traduction de l'hexamètre grec & du Sloka sancrit. En français, nous n'avons pas d'autre moyen pour lutter avec ces colosses; et ce vers sédésyllabique (quoiqu'il soit nouveau) a beaucoup de majesté et d'harmonie.

Si vous faites l'honneur à ce morceau de l'insérer dans vos colonnes, vous devez peut-être supprimer le filet central de la page du journal.

La Prière de Cléanthe se trouve dans Stobée, et c'est une des pages sublimes de l'antiquité grecque.

Je serai en tout cas très heureux d'avoir votre sentiment sur cette tentative et en général sur les essais qui sont à la fin des *Étrangères*.²¹

Agréez, cher Collègue les salutations cordiales de
votre dévoué

H. F. Amiel.

PS. Votre article sur le *Phonogramme* est des plus piquants. Les traductions Cassone sont bien distinguées. Les articles Minckwitz m'intéressent beaucoup.

Je ne sais si mes petites Goethesquines vous ont plu. Jugez-les par comparaison avec les autres traductions françaises; c'est la seule manière d'être équitable.

(De la main de Meltzl: vál II/22 levél és trad. corr.)

²¹ Allusion aux „Innovations rythmiques.“

19.

28. II. 80.
*Nachtpost.*Herrn Prof. dr. Frédéric Amiel in *Genf*.²²

Verehrter Herr College!

Empfangen Sie herzlichen Dank für die liebenswürdigen Briefe u. Ihre beiden mss. Ich glaubte vollständig in Ihrem Sinne zu handeln, wenn ich das heute Vorm. eingelangte ms. etwa in der vorliegenden Weise publizieren sollte.²³ Wollen Sie beim raschen Satze unserer *monoglotten* Setzer die vielfachen Setzerfehler mit stoischer Philosophie beurteilen u. das Blatt mit Ihrer Correctur versehen *womöglich* umgehend zurücksenden! Das ms. behalte ich zur mehreren Sicherheit zurück. Was die früher angelangten Goethe Übersetzungen betrifft, so finde ich auch diese in gleicherweise glücklich übersetzt; an einer einzigen Stelle des *Fischer* scheint mir die Reproduction nicht ganz entsprechen zu wollen. Doch liegt das ms. noch immer in der Druckerei u. ich behalte mir weitere Bemerkungen vor.

Ich bin ganz glücklich, dass Sie nach so langem Still-schweigen uns gleich mit *zwei neuen* Beiträgen erfreuen! Auf die *Étrangères* werde ich noch öfter zurückkommen; aber die *Vergleichung* mit a. *französ.* Übersetzern ist mir nicht möglich; da ich die Quellen nicht zur Hand habe. Ob ich Ihnen wohl nicht unangenehm werde, wenn ich behaupte, dass mir schon seit meinen Knabenjahren die *Wandelnde Glocke* ein unangenehmes Gedicht war; vielleicht weil ich selber es so machte, wie jener Knabe oder weil ich das unnatürliche und gemachte schon damals herauswitterte, Übrigens bin ich überhaupt kein Freund von Glockengeläute u. der Schiller-Goethe'sche Glockencultus ist mir immer übermässig sentimental u. romantisch katholisch vorgekommen. Auch Schiller's Glocke laboriert an diesem Fehler. Ein Hellene würde sie vielleicht nur mit schwerer Mühe u. sicherlich nicht ohne ausführlichen Commentar verstehen, wenn er aus dem Grabe erwachte.

²² C'est la réponse de Meltzl aux lettres d'Amiel du 12 et du 23. II. 1880. — La réponse d'Amiel à cette lettre de Meltzl est déjà publiée, dans le texte de notre ouvrage p. 42.

²³ Voir page 80.

L'invocation wird also in die N^o der Iden kommen 15. März. Die beiden „Goethesquines“ aber in die darauffolgende. — Ich habe einen meiner leipziger Freunde ersucht, dass er Ihnen eine meiner letzten Petőfiana zukommen lassen wolle. Eine Überstetzung dieses Petőfischen Liedes ins französische würde wohl lohnend sein, im Versmass des Originals, das auch ich eingehalten habe.

Bis auf weiteres mit wiederholtem Danke

Ihr ergebener

H. Meltzl.

Dass Sie noch einverstanden sind mit unsrer — „*blauen Internationale*“ (Baron Carlos Gager n attaché der japanischen Gesandtschaft Wien hat diese Bezeichnung von den Freimaurern gebraucht, zu denen er übrigens auch gehört) freut uns sehr!

PS. für Ihr Institut, oder vielmehr dessen Bibliothek habe ich Ihnen seinerzeit Fontes vol I. (meist verbesserte u. vermehrte Abdrücke unsrer ausführlichen Artikel) zugeschickt. Zur Ergänzung lege ich heute bei: das Widmungsblatt zur vol. I. *Goethe's man* (als dem Begründer der „Weltlitteratur“). vol II. habe sie heftweise auch schon erhalten. Ich sende das Titelblatt, vol III, auch schon fertig, wird den Manen Rowland Hill's der Erfinder des Pennypontos gewidmet sein.

Können Sie uns vielleicht einen *franzosen* sagen, dem wir vol IV (1881) widmen könnten? Selbstverständlich einen grossen *Toten*; mit lebendigen Autoritäten geben wir uns nicht ab. Das würde zu Missverständnisse führen. Es ist viel zu ernst mit unsrer Sache. In grosser Eile.

(Papier à en-tête:

Acta Comparationis Litterarum Universarum.

Összehasonlító Irodalomtörténeti Lapok.

Fundatores & Editores: Meltzl & Brassai.

Claudopoli (Hungaria) MDCCCLXXVI die XVIII Decembris.)

Invocation de Cléanthe.²⁴

Spécimen à servir l'art de la traduction française. (Extrait d'une lettre.)

²⁴ C'est l'épreuve de l'Introduction de la traduction de Cléanthe jointe à la lettre de Meltzl à Amiel, qui précède.

Cette prière du philosophe stoïcien se trouve, comme on sait, dans Stobée et c'est une des pages sublimes de l'antiquité grecque.

Ci-joint sa traduction française qui pourrait peut-être intéresser notre Revue puisqu'elle est consacrée aussi à l'art de la traduction.

Vous avez ici une application nouvelle du vers de 16 syllabes que j'ai proposé pour la traduction de l'hexamètre grec et du sloka sanscrit. En français nous n'avons pas d'autre moyen pour lutter avec ces colosses; et ce vers sédésyllabique (quoiqu'il soit nouveau) a beaucoup de majesté et d'harmonie²⁵.

Remarque. La pièce est traduite du texte original et dans le même nombre de vers. Le vers sédésyllabique a 2 hémistiches égaux 1 césure centrale, 4 accents au minimum et sa justification se trouve dans l'Appendice des *Étrangères*.

Les *Étrangères* . . . des diverses littératures . . . Paris.

Genève, le 14 février 1880.

H. F. Amiel.

Invocation de Cléanthe.²⁶

Spécimen d'un mètre nouveau, pouvant rendre service à la traduction en vers français.

La traduction en vers est généralement un problème des plus délicats. La langue et la versification françaises tendent à compliquer encore le problème. Je crois l'avoir démontré dans les *Étrangères*. Il nous manque aussi plusieurs formes rythmiques qui permettent de rendre avec quelque fidélité les grands vers épiques, sanscrits, grecs ou latins. Pour résoudre cette dernière difficulté, j'ai proposé un vers plus ample que l'alexandrin, un vers non de 12 syllabes, mais de 16, ayant comme l'alexandrin savoir 2 hémistiches égaux, une césure centrale, 4 accents toniques au minimum²⁷ et la rime, plus quelques avantages propres sans manquer ce semble²⁸ d'harmonie et même de majesté.

²⁵ Ici suit l'Invocation de Cléanthe traduite par Amiel.

²⁶ Ces lignes sont écrites par Amiel sur le dos de la lettre de Meltz qui précède No 19. Amiel étant mécontent de l'épreuve la remplace par cette autre introduction. Meltz avait publié cette dernière dans le No du 19 Mars 1880 des *Acta Comparationis*.

²⁷ On avait imprimé: maximum.

²⁸ On avait imprimé: sembler.

La Rédaction²⁹ des A. C. s'intéressant à tout ce qui concerne l'art de la traduction, je m'enhardis à vous envoyer une nouvelle application de ce vers nouveau. C'est la traduction de l'Hymne de Cléanthe, hymne en 37 hexamètres, que nous a conservé Stobée et qui est certainement l'une des pages sublimes de l'antiquité grecque.

Le mètre nouveau (qu'on pourrait appeler le sédésyllabe) permet de traduire l'original vers pour vers, sans les mutilations, qu'eût imposées l'alexandrin.

Au point de vue technique son type est équivalent à une suite de 4 choriambes ou de 4 péons, ce qui s'exprime arithmétiquement par 4+4+4+4 syllabes, et métriquement par la formule moyenne.

Ex. $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$, $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$ || $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$, $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$

de la nature illimitée ordonnateur universel.

³⁰ En tout cas, la pièce elle-même est si belle que traduite sous cette forme ou sous une autre, elle vous fera peut-être plaisir à revoir.

20.

(Carte postale.)

Genève, le 4 Mars 1880.

Cher Collègue, veuillez *ajouter* une ligne à la fin de la petite introduction que je vous ai envoyée hier avec l'épreuve de Cléanthe.

*Cette ligne oubliée, après 4+4+4+4 est la suivante:
et métriquement par la formule moyenne.*

Ex. $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$, $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$ || $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$, $\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}\underbrace{\quad}$

(De la nature illimitée ordonnateur universel.)

Cette explication est désirable, car avec les choses nouvelles la plus légère obscurité est nuisible & sert de prétexte aux déclamations de l'esprit de routine. *Experto crede Roberto.*

Je ne veux pas refaire ici la comparaison de deux traductions parallèles (en vers alexandrin et sédésyllabes) du même texte. Je vous renvoie pour cela à l'appendice des *Étrangères*, où les preuves pratiques ont été réunies. Sans doute

²⁹ Cette partie est supprimée dans les A. C. jusqu'au mot : grecque.

³⁰ Ce parag. est supprimé dans les A. C. et suit la traduction.

Grand être aux mille noms puissant maître du ciel
Invisible moteur de l'ordre universel,

pourrait se dire, mais ne vaut pas l'autre traduction; et ailleurs l'étranglement serait bien plus sensible. — Votre dévoué

H. F. A.

21.

(Carte postale.)

Genève, le 19 Mars 1880.

Monsieur et cher Collègue,

Je viens³¹ de recevoir les 6 ex. du LXV et je me hâte de vous en remercier. La partie *vers* est sans fautes typographiques. La partie *prose* n'a pas eu la même chance. Il est vrai que je n'en ai pas pu revoir ni recevoir l'épreuve.

Deux fautes risquent de vous nuire:

(ligne 3) *servir* et française; il fallait *service* et français.

Trois font du tort à l'auteur; ce sont: (colonne 60)

ligne 3, (après l'alexandrin) oublié *la rime*,

ligne 5, maximum, il fallait *minimum*.

ligne 7, sembler, il faut *semble*.

Je vous engagerais même, sur les exemplaires non expédiés à faire corriger à la main une de ces fautes (celle de *minimum*) qui est grave pour la théorie.

En tout cas il est entendu que le N° suivant des *ACLU* aura un petit errata. Pêché confessé est à demi pardonné. Il va sans dire que j'admire des imprimeurs qui composent en toute langue et que je ne me plains pas, mais il faut remédier aux inconvénients, et en particulier se faire une loi de corriger soi-même l'épreuve de ce qu'on a écrit. Compliments sympathiques de

votre H. F. A.

22.

10. I. 81.

Herrn Prof. Amiel, Genève.³²

Verehrter Herr College. Ihre frdl. Correspondenzkarte, welche mich in Verdacht hat eine Mittelasiatische Expedition

³¹ Dans cette carte Amiel parle toujours de la traduction de Cléanthe publiée par Meltzl.

³² Cette lettre de Meltzl est la réponse à la lettre d'Amiel du 7 Déc. 1880 publiée page 47.

unternommen zu haben, hätte ich längst beantwortet schon deshalb, weil ich Ihnen gerne rechtzeitiger gewollt hätte *souhaiter la bonne année: τὰ καὶ κατὰ καίον*, allein ich war während der letzten Monate fortwährend krank. Ich litt im Sommer, (in meiner Villegiatur zu Bistritz) dermaassen an Asthma, dass ich schliesslich in meiner Verzweiflung in die Heimat Persephonens entflohe u. auf dem Rückweg in der *wahren* „Millionenstand“ Europas 14 unvergessliche Tage zubringen, in Rom, mitte September. (Ich kannte früher nur die nördlichen Teile von Italien) sehe aber erst jetzt: welche Kühnheit es ist, in die Aesthetik mit hinein reden zu wollen, ohne Rom gesehen zu haben.)

Lediglich meine Krankheit u. Erholungsreise trägt auch die Schuld, dass die Acta etwas ins Stocken geraten sind (auch mein altes Augenweh.) Ihre Petőfi Übersetzungen, sowohl als Ihr Pêcheur sind längst gesetzt u. werden teilweise in den noch ausstehenden December Non erscheinen in *diesen Tagen*. Ich werde nicht ermangeln trotz meiner schlechten Augen die Correctheit des Drucks wohl zu überwachen.

Mit herzl. Gruss Ihr ergeb

H. Meltzl.

PS. Ist das beiliegende Opfer eines magyarischen Romanpiraten oder journalist. Schleichhändlers vielleicht Ihr College? Und ist das *derselbe*, der Faust übersetzt hat u. über Pompeji geschrieben hat? Vielleicht verwechsle ich ihn.

Ich finde den Seismogr. Fragment zufällig als Emballage benützt.

**Liste des lettres inédites, publiées pour la première
fois dans cette étude.**

	Page
Amiel à François Bordier, Heidelberg,	
le 25 Févr. 1844. — — — — —	
" à Charles Heim, Berlin,	
le 30 Déc. 1844. — — — — —	
" sans adresse, Berlin,	
le 21 Déc. 1845. — — — — —	
" à Charles Heim, Berlin,	
le 15 Janv. 1846. — — — — —	
" à Charles Heim, Berlin,	
le 18 Avr. 1847. — — — — —	
" à Philine, Genève,	
le 23 Févr. 1873. — — — — —	
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 25 Nov. 1877. — — — — —	38
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 23 Déc. 1877. (Appendice No. 1.)	
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 10 Janv. 1878. " No. 2.)	
Hugo Meltzl à Amiel	
le 21 Janv. 1878. " No. 3.)	
Amiel à Hugo Meltzl, Genève,	
le 4 Févr. 1878. " No. 4.)	64
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 31 Juill. 1878. " No. 5.)	65
Hugo Meltzl à Amiel, Bistritz, (Beszterce),	
le 21 Août. 1878. (Appendice No. 6.)	65
Amiel à Hugo Meltzl, Genève,	
le 26 Août. 1878. " No. 7.)	67
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 8 Nov. 1878. " No. 8.)	68
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 20 Janv. 1879. " No. 9.)	69
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 4 Mars 1879. " No. 10.)	70
" à Hugo Meltzl, Genève,	
le 4 Mars 1879. " No. 11.)	71
Hugo Meltzl à Amiel, Klausenburg,	
le 10 Mars 1879. " No. 12.)	72

		Page
Hugo Meltzl à Amiel, Kolozsvár,		
le 6 Mai 1879.	„ No. 13.)	73
Amiel à Hugo Meltzl, Genève,		
le 11 Mai 1879.	„ No. 14.)	74
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 12 Juin 1879.	„ No. 15.)	76
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 14 Juin 1879.	„ No. 16.)	76
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 12 Févr. 1880.	„ No. 17.)	77
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 23 Févr. 1880.	„ No. 18.)	78
Hugo Meltzl à Amiel,		
le 28 Févr. 1880.	„ No. 19.)	79
Amiel à Hugo Meltzl, Genève,		
le 3 Mars 1880. — — — — —		42
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 4 Mars 1880.	(Appendice No. 20.)	82
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 19 Mars 1880.	„ No. 21.)	83
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 22 Avr. 1880. — — — — —		43
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 18 Mai 1880. — — — — —		44
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 10 Juillet 1880. — — — — —		45
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 21 Juillet 1880. — — — — —		46
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 7 Août 1880. — — — — —		46
„ à Hugo Meltzl, Genève,		
le 7 Déc. 1880. — — — — —		47
Hugo Meltzl à Amiel		
le 10 Janv. 1881.	(Appendice No. 22.)	83

Ouvrages consultés.

- Amiel: *De la poésie chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes*, compte-rendu dans la Bibliothèque universelle, décembre 1842 et mars 1843.
- *Du naturalisme et de l'idéalisme dans l'art*, dans la Bibliothèque universelle, févr. 1843.
 - *Poésies d'Antoinette Quarré*, dans la Bibliothèque universelle, août 1845.
 - *Histoire de la Confédération suisse*, compte-rendu d'un ouvrage de Louis Vulliémmin, dans la Bibliothèque universelle, août 1845.
 - *Berlin avant les derniers événements*, deux articles dans la Bibliothèque universelle, avril et mai 1848.
 - *Berlin après la révolution*, dans la Bibliothèque universelle, juin 1848.
 - *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane et de son avenir*, Genève, 1849.
 - *Ronsard et Malherbe*, dissertation du programme de l'enseignement au Gymnase de Genève, 1849.
 - *Feuillets d'album*. Genève, décembre 1851.
 - *Un roman psychologique: Jeanne de Vaudreuil*, compte rendu, dans la Revue Suisse, février 1851.
 - *A bâtons rompus, fragments de Journal*, dans la Revue Suisse, mai et août 1851, mai et décembre 1852.
 - *Lettres écrites de Genève*, dans la Revue Suisse, mars 1852 et juin 1852.
 - *Les tablettes du pèlerin*, dans la Revue Suisse, avril 1853; cf. Bulletin de l'Institut national genevois, f. I. V. VII. VIII. X. XI. XII. XVI. XVII. XVIII. XIX. XXII. XXIII. Genève, 1853—80.
 - *Six nouvelles contemporaines*, compte rendu dans la Revue de Suisse, 1854.
 - *Grains de mil*, poésies et pensées, Paris—Genève, 1854. in-8°, 204. p.
 - *Le rédempteur*, de M. de Pressensé, compte rendu, dans la Revue critique des livres nouveaux, mars 1855.
 - *Blanvalet: Les femmes poètes de la France*, compte-rendu, dans la Revue Suisse, 1856.
 - *Sagesse*, petit poème, dans la Revue Suisse, janvier 1856.
 - *L'esthétique genevoise*, compte rendu de l'ouvrage d'Adolphe Pictet [Ouvr. cons. à la Bibl. univ. de Genève.]
 - *Du beau dans la nature, l'art et la poésie*, dans la Bibliothèque universelle, août 1856.

- *Roulez, tambours!* 14 Janvier 1857. [Ouvr. cons. à la Bibl. univ. de Genève.]
- *Les livres chercheurs*, compte rendu, dans la Bibliothèque universelle, févr. 1857.
- *Guide poétique du touriste à Genève*, Genève octobre 1858.
- *Il Penseroso*, poésies maximes, Genève, 1858. in-12° 188 p.
- *Hymne à Genève pour le jubilé trois fois séculaire de l'Académie*, le 5 juin 1859. [Ouvr. cons. à la Bibl. univ. de Genève.]
- *L'Académie de Genève*. 1859.
- *La Cloche*, poème de Schiller, traduit par Amiel, Genève, 1860.
- *Les noces d'or*, poème célébrant l'anniversaire de l'entrée de Genève dans la Confédération suisse. 1860.
- *La Part du Rêve*, nouvelles poésies suivies de quelques traductions en vers. Genève, 1863. in-8°, 144 p.
- *Genève suisse*, poésies genevoises recueillies à l'occasion du jubilé patriotique de septembre 1864. (Le recueil contient trois pièces d'Amiel.)
- *Le mouvement littéraire à Genève et dans la Suisse romande de 1862 à 1863*, rapport lu à la séance du 9 avril 1864, à la section de litt. de l'Institut genevois, Genève, 1865.
- *Les livres d'images*, compte-rendu dans L'Éducateur, janvier 1866.
- *La première pierre des constructions académiques*, souvenir du 31 octobre 1868, poésie de circonstance. [Ouvr. cons. à la Bibl. univ. de Genève.]
- *Les intérêts de la Suisse romande en matière d'instruction supérieure*, rapport présenté à la Conférence intercantonale à Genève le 6 janv. 1870.
- *Rapport* présenté par Amiel le 26 févr. 1872 à l'Assemblée générale de la Société pour le progrès des études.
- *Rapport sur le concours ouvert pour le prix Disdier*, présenté à la séance universitaire du 31 décembre 1872.
- *Jubilé demi-séculaire de la section genevoise de la Société Zofingue* (Poésie de circonstance), 17 Avril 1873.
- *Rapport sur le concours ouvert pour le prix Hentsch*, présenté à la séance universitaire du 31 déc. 1873.
- *Les enfants de Genève* (poésie de circonstance), 19 juin 1875.
- *L'escalade de 1602*, ballade historique, Genève, 1875.
- *Charles le Téméraire*, romancero historique, Neuchâtel—Genève, 1876.

- *Madame de Staël*, dans la Galerie suisse d'Eugène Secrétan, t. II. Lausanne, 1876.
 - *Les Étrangères*, poésies traduites de diverses littératures, Paris, 1876.
 - *Inauguration de l'Université de Genève* (poésie de circonstance) 26 oct. 1876.
 - *L'enseignement supérieur à Genève*, par H. F. Amiel et A. Bouvier, Genève, 1878.
 - *Charles Fournel: essais dramatiques, précédés d'une notice sur l'auteur* par H. F. Amiel, Paris, 1878.
 - *Caractéristique générale de Rousseau*, dans „J. J. Rousseau, jugé par les Genevois d'aujourd'hui“, Genève, 1879.
 - *Cinq poèmes traduits ou adaptés de Petöfi*, dans la Feuille centrale de la Société de Zofingue, 1879—80.
 - *Le peintre Hornung*, notice par Amiel, dans la Galerie suisse d'Eugène Secrétan, t. III. Lausanne, 1880.
 - *Jour à Jour*, poésies intimes, Paris, 1880. in-16, 324 p.
 - *Fragments d'un Journal intime*, édition Scherer, t. I. 1882. t. II. Paris-Genève, 1884; dernière édition (14^{ème}) 1922; même édition, Vienne, 1921.
 - *Divers fragments inédits dans „B. Vadier: H. F. Amiel, étude biographique“, 1886.*
 - *Lettre à Aug. Bouvier* (1851. nov. 13) dans „J. E. Roberty: Aug. Bouvier“, 1901.
 - *Lettres de jeunesse* (correspondance avec Jules Vuÿ), [Genève] 1842—80. [Extrait de la Revue Bleue 1903.]
 - *Lettres à Charles Ritter* (1851—81), dans la Bibliothèque universelle, janv.-févr. 1914.
 - *Fragments inédits du Journal intime*, dans „B. Bouvier: Roulez, tambours!“ (Noël Suisse 1918.)
 - *Lettres d'Amiel à Berthe Vadier*, dans „J. Carmagnola-Richard: Berthe Vadier et une correspondance inédite de H. F. Amiel“. Genève, 1925.
- Auteur inconnu: *Une critique du livre de Chassin: La Hongrie, son génie et sa mission*, dans la Revue critique des livres nouveaux. 1855.
- Baranyai (Zoltán): *Amiel et Petöfi*, dans la Revue des Études Hongroises, Paris, 1924.
- Baranyai (Zoltán): *H. F. Amiel, traducteur de Petöfi*, dans la Revue des Études Hongroises, Paris, janv.-juin 1927.
- Baranyai (Zoltán): *Petöfi dans la correspondance d'Amiel*, dans la Revue des Études Hongroises, janv.-mars 1928.

- Benrubi (I.): *L'attitude philosophique d'Amiel*, dans „Vers l'unité“, oct.-nov. 1921.
- Bernard (Thalès): *Album hundert ungarischer Dichter, herausgegeben durch Kertbeny*, compte-rendu dans l'*Athenaeum* français, 3 nov. 1855.
- Bopp (Léon): *Principes généraux de Pédagogie d'Amiel*, publ. pour la première fois avec une introduction, Paris, 1925.
- Bopp (Léon): *H. F. Amiel*, Paris, 1926.
- Bourget (P.): *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Paris, 1886.
- Bouvier (Auguste): *La religion de H. F. Amiel*, dans les *Eternelles chrétiennes*, Paris, 1893.
- Bouvier (Bernard): *Roulez, Tambours!* dans „Noël Suisse“, Genève, 1918.
- Bouvier (Bernard): *Le premier Journal intime d'Amiel*, dans la „Semaine littéraire“, 20 nov. 1920.
- Brunetière (F.): *H. F. Amiel*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1 janv. 1886.
- Caro (Elme-Marie): *Les dernières années d'un rêveur, Henri Amiel*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1 oct. 1884.
- Clerc (Ch.): *H. F. Amiel*, dans „Bédier-Hazard: Hist. litt. franç.“ 1924.
- Delacroix (H.): *Les états extatiques d'Amiel*, dans „Vers l'unité“, oct.-nov. 1921.
- Duesberg (I.): *Mouvement litt. de l'Allemagne*, dans la *Revue de Paris*, 1 avril 1855.
- Durieux (Jehan): *H. F. Amiel*, dans *La nouvelle Revue critique*, Paris, 15 mai 1926.
- Ernst (Fritz): *Tragödie Amiel*, dans *Neue Schweizer Rundschau*, Zürich, mai 1928.
- Frommel (Gaston): *Esquisses contemporaines*, dans la *Revue Chrétienne*, Paris, 1887.
- Gay (Paul): *L'amour-propre psychologique en religion*, Genève, 1905.
- Grandjean (Frank): *La célébration du centenaire de H. F. Amiel à Genève*, dans „Vers l'unité“, oct.-nov. 1921.
- Kastner (Jenő): *Traductions oubliées d'Amiel*, dans la *Revue des Études Hongroises*, 1928.
- Kont (Ignaz): *Petőfi en France*, dans la *Revue de Hongrie*, 1909.
- Perrochon (Henri): *Amiel, traducteur de Schiller*, dans la *Revue de littérature comparée*, Paris, 1925.

- Radó (Antoine): *H. F. Amiel et Petöfi*, dans la Revue de Hongrie, avril 1923.
- Recueil des coupures de journaux, donné par Fanny Mercier à Amiel, Déposé aux archives de la Bibliothèque universitaire de Genève.
- Renan (E.): Deux articles sur le Journal d'Amiel, dans le Journal des Débats, 30 sept. et 7 oct. 1884.
- Renouvrier (Charles): *H. F. Amiel: Fragments d'un Journal intime*, compte-rendu dans la Critique philosophique, 7 avril et 21 avril 1883, et 19 juillet 1884.
- Reymond (Arnold): *Orientation philosophique du Journal intime*, dans la Semaine littéraire, 12 oct. 1921.
- Ritter (Eugène): *Notice sur M. M. de Bons et Amiel*, 1882. [A la Bibliothèque universitaire de Genève.]
- Seillière (E.): *Alexandre Vinet, avec un appendice sur Amiel*, Paris, 1925.
- Taillandier (St. René): *Revue litt. de l'Allemagne*, dans la Revue des Deux-Mondes, 15 févr. 1851.
- Taillandier (St. René): *La poésie hongroise au XIX. s.*, dans la Revue des Deux-Mondes, 15 avril 1860.
- Texte (Joseph): *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895.
- Thibaudet (Albert): *Fragments d'un Journal intime d'Amiel*, dans la Nouvelle Revue française, 1 juin 1923.
- Thibaudet (Albert): *Intérieurs*, Paris, 1924.
- Tolédano (André): *Le véritable Amiel*, dans la Revue de synthèse historique, juin 1924.
- Traz (Robert de): *Essais et Analyses*, Paris, Crès, 1926.
- Vadier (Berthe): *H. F. Amiel*, étude biographique, Paris, 1886.
- Valmore (H.): *Les poésies de Petöcfy Chandor*, dans la Revue contemporaine et Athenaeum français, 1 oct. 1856.
- Vandérem (Fernand): Article, dans le Miroir des lettres, Paris, 1922.
- Werner (Charles): *Amiel et le problème du mal*, dans la Semaine littéraire, 15 oct. 1921.

Manuscrits consultés.

- Notes des cours donnés par Amiel intitulées: *Philosophie de l'éducation*, et *Psychologie des nationalités*. Déposées aux archives de la Bibliothèque universitaire de Genève.
- Notes et Extraits*, 1848. Comptes rendus, dans la possession de M. Bernard Bouvier à Genève.

Index.

Ampère (Jean-Jacques) 42.
 Arany (János) 20, 41.
 Arioste (l') 14.

Árpád 43.

Bally (Charles) 6.
 Barante (de) 70.
 Bárándy 30.
 Baranyai (Zoltán) 5, 6, 30,
 40, 47, 89.
 Beaudelaire (Charles) 8.
 Bédier 90.
 Benrubi (Jean) 90.
 Bernard (Thalès) 36, 90.
 Blanvalet (Henri) 87.
 Boccace 74.
 Bodmer 67, 68.
 Boldényi (Jean) 36.
 Bonneville 70, 74, 75.
 Bons (de) 91.
 Bopp (Léon) 6, 90.
 Bordier (François) 15, 85.
 Bourget (Paul) 11, 12, 90.
 Bouvier (Auguste) 89, 90.
 Bouvier (Bernard) 6, 9, 14—
 17, 61, 89—91.
 Brassai (Samuel) 72, 73, 80.
 Brunetière (F.) 90.
 Buffon 68.
 Bürger 16, 20.
 Byron 20.

Calderon 14.
 Camoëns 20, 45.
 Camp (Maxime-du) 43.
 Cannizzaro (Thomas) 72, 73.
 Carmagnola-Richard (J.) 89.
 Caro (Elme-Marie) 11, 90.
 Cassone (Guisepe) 38, 42,
 43, 48, 49, 71, 77, 78.
 Caze (Robert) 25.
 Challenger 73.
 Chassin (Charles-Louis) 35,
 36, 47, 89.
 Chénier (Marie-Joseph) 70,
 71, 74, 75.

Cherbuliez (Victor) 71.
 Clauren 63.
 Cléanthe 42, 44, 45, 78, 80—
 83.
 Clerc (Ch.) 90.
 Cowper 20.
 Cubières 70.
 Csaplovics 30.
 Czuczor 34.

Dante 14.
 Dankowsky 30.
 Deák (Ferenc) 34.
 Delacroix (H.) 90.
 Delavigne (Casimir) 71.
 Desbordes-Valmore (Hippo-
 lite) 37, 40, 42, 44, 47, 48,
 52—54, 91.
 Dietrich (Auguste) 36.
 Disdier (Charles) 88.
 Dozon (Auguste) 36.
 Duesberg (J.) 90.
 Durieux (Jehan) 90.

Eötvös (Joseph B.) 33, 34.
 Ernst (Fritz) 90.
 Esquilache 20.
 Etienne (Saint, roi de Hon-
 grie) 36.

Fénelon 71.
 Fényes 30.
 Fessler 30.
 Feuillet (Octave) 73.
 Fichte 12.
 Forster 15.
 Fournel (Charles) 89.
 Franek 70.
 Freiligrath 67, 68.
 Friedel 70.
 Fromentin 8.
 Frommel (Gaston) 12, 90.

Gagern (Bⁿ Carlos) 80.
 Garai 34.
 Gay (Paul) 90.
 Gebhardi 30.

Godet (Philippe) 25.
 Goethe 12, 14—16, 18, 20, 24,
 28, 40, 65, 77—80, 84.
 Grand-Carteret (John) 25.
 Grandjean (Frank) 90.
 Guillemin (Jules) 25.
 Gutzkow 64.
 Gyulai (Paul) 63.

Habsbourgs 30.
 Hammer 40.
 Hartmann (Moritz) 32, 35, 40.
 Hazard (Paul) 90.
 Hegel 10, 12.
 Heim (Charles) 14, 15, 85.
 Heine 16, 20.
 Heinsius 61.
 Helmholtz 73.
 Hentsch 88.
 Herder 12, 15.
 Hill (Rowland) 80.
 Hirsch (Hermann) 70.
 Hoelderlin 16, 20.
 Hornung (Joseph) 25, 89.
 Hugo (Victor) 66—68.
 Hunyad (Jean de) 36.
 Huss 32.

Irányi 35, 36.

Jagellons 30.

Kastner (Jenő) 90.
 Keller 16.
 Kertbeny (Charles-Marie
 Benkert dit:) 35—37, 40,
 41, 63, 90.
 Kisfaludy (Károly) 31.
 Kisfaludy (Sándor) 31.
 Kont (Ignaz) 90.
 Kossuth (Lajos) 29.
 Kotzebue 70.

Laban 46.
 La Fontaine 18.
 La Rivera (voir Peñar).
 Laube 64.
 Leopardi 20.
 Lessing 16, 20, 70—72, 74—76.
 Lévai 34.
 Lingg 20.
 Lisznyai 34.
 Littré 68.

Longfellow 40.

Maha-Bharata 20, 24.
 Mailath 30.
 Maitheny (B^{anc}) 34.
 Malherbe 87.
 Manzoni 15.
 Mayet 62.
 Mazeppa 41, 48.
 Meltzl (Hugo) 25—27, 37, 38,
 40—49, 57, 61—86.
 Mercier (Fanny) 25, 91.
 Michelet 35.
 Milnes 18, 40.
 Minckwitz 64, 68, 69, 78.
 Moerike 16, 20.
 Molière 28.
 Montaigne 63.

Nerval (Gérard de) 28.

Parnassiens 24.
 Peñar (Blas Leoncio de) 73,
 74, 76, 77.
 Perrochon (Henri) 90.
 Petőfi (Sándor, Alexandre)
 5, 6, 10, 20, 28, 29, 32—44,
 47—54, 56—58, 63, 80, 84,
 89—91.
 Philine 14, 17, 19, 85.
 Picford 15.
 Pictet (Adolphe) 87.
 Platen 20, 64.
 Pottendorf 30.
 Pressensé (Edmond de) 87.

Quarré (Antoinette) 87.
 Quérard 70.
 Quinet (Edgar) 35.

Radó (Antoine) 91.
 Renan (Ernest) 12, 91.
 Renouvier (Charles) 91.
 Reymond (Arnold) 91.
 Richard (Jacques) 36.
 Richter (W.) 30.
 Ritter (Charles) 89.
 Ritter (Eugène) 91.
 Robertson 45.
 Roberty (J. E.) 89.
 Roget 45.
 Ronsard 87.
 Rousseau 7, 8, 17, 89, 91.